

Les 100

Hommage à 100 combattants de la Grande Guerre

Le Souvenir Français a souhaité rendre hommage à 100 combattants de la Grande Guerre inhumés dans une tombe familiale, dans un cimetière communal.

Ce choix constitue un cri d'alarme. Les tombes des combattants de la Grande Guerre disparaissent de nos cimetières communaux. Jour après jour, des tombes dites en déshérence sont supprimées par les services techniques des municipalités. Jour après jour, les restes de combattants de la Grande Guerre rejoignent les fosses communes. Jour après jour, les pages de la mémoire nationale et celles de la mémoire de nos communes voient leur nombre se réduire.

Ces 100 combattants sont un exemple. Si nous n'y pensons pas, demain leur tombe aura disparu, comme a déjà disparu celle d'Octave Delaluque qui sonna le clairon le 11 novembre 1918. Il est temps de réagir pour sauvegarder leur mémoire qui est notre mémoire. La France a besoin de commémorations, d'enracinement et d'anticipation. Une tombe parle du passé, elle s'inscrit dans le présent et anticipe notre besoin mémoriel de l'avenir.

Une tombe d'un combattant de la Grande Guerre, c'est plus qu'un héritage, c'est un signal pour l'histoire partagée des citoyens du futur. Ensemble, il nous appartient de sauver les tombes des combattants de la Grande Guerre. Il y a urgence !

Contrôleur Général des Armées(2S)
Serge BARCELLINI
Président général du Souvenir Français

SOMMAIRE

| | | | |
|--|-----------|--|-----------|
| ACKER Paul-Théodore (1874-1915)..... | 3 | JOUY Mathieu (1891-1965)..... | 38 |
| ALIS Jules 1895-1915)..... | 4 | KUENTZ Charles (1897-2005)..... | 39 |
| ALLIER Adolphe (1893-1914)..... | 4 | LABROCHE Georges (1896-1969)..... | 39 |
| APESTEGUY Joseph (1881-1950)..... | 5 | LAPIZE Octave (1887-1917)..... | 40 |
| AYMARD Gabriel (1888-1916)..... | 6 | (de) LA VILLE DE MIRMONT Jean (1886-1914)..... | 41 |
| BARBET Louis (dit Louis DULHOM-NOGUES)..... | 7 | LE BARS Joseph René (1896-1915)..... | 41 |
| (1889-1914) | | LE GOFF (fratrie)..... | 42 |
| BARJAVEL Joseph Ferdinand (1889-1915)..... | 8 | LE MESNAGER DU BUT Georges (1850-1923)..... | 43 |
| BARTHAS Louis (1879-1952)..... | 8 | LHOTELIER Léon (1895-1917)..... | 43 |
| BELLENGER Georges (1878-1977)..... | 9 | LINTIER Paul 1893-1916)..... | 44 |
| BERGER Edmond (1892-1914)..... | 9 | MAGE Basile (1890-1935)..... | 45 |
| BERTRAND Adrien (1888-1917)..... | 10 | MAGNARD Albéric (1865-1914)..... | 45 |
| BEST Louis (1879-1951)..... | 11 | MARVINGT Marie (1875-1963)..... | 46 |
| (de)BETTIGNIES Louise (1880-1918)..... | 11 | MAZAN Lucien (1882-1917)..... | 47 |
| BLOCH Abraham (1859-1914)..... | 12 | MAZLOUM Jean 1895-1915)..... | 48 |
| BLOCH David (1895-1916)..... | 13 | METIN Albert (1871-1918)..... | 48 |
| BOISSY Gabriel (1879-1949)..... | 13 | MILLAU Étienne Louis (1872-1917)..... | 49 |
| BORDES Joseph (1880-1944)..... | 14 | MORTENOL Sosthène Camille (1859-1930)..... | 49 |
| BORICAL Saint-Just (1887-1916)..... | 15 | ODENT Eugène (1855-1914)..... | 50 |
| BOUTON André (1890-1979)..... | 15 | PAJAU Henri (1887-1914)..... | 50 |
| BRINDEJONC DES MOULINAIS Marcel (1892-1916)..... | 16 | PETRIAT Jean-Baptiste (1894-194)..... | 51 |
| BROTTIER Daniel (1876-1936)..... | 17 | PONTICELLI Lazare (1897-2008)..... | 51 |
| CARPENTIER Georges (1894-1975)..... | 18 | REGNARD Georges (1889-1917)..... | 52 |
| CHAMPROUX Gaston (1890-1948)..... | 19 | RENEFER Raymond (1879-1957)..... | 53 |
| CHAPAT François-Louis (1889-1918)..... | 19 | André REY-GOLLIET (1899-1918)..... | 53 |
| CHRÉTIEN Alexandre (1885-1970)..... | 20 | RICHAUD Germain (1895-1918)..... | 54 |
| COMMÈRE Jean-Paul (1896-1973)..... | 21 | RIVIÈRE Joseph, Ignace (1893-1990)..... | 54 |
| COUTURIER Roger (1897-1915)..... | 21 | ROCHE Albert (1895-1939)..... | 55 |
| CUNNAC Noël Célestin (1895-1967)..... | 22 | ROSTAND Edmond (1868-1918)..... | 56 |
| DE LA VALETTE-MONBRUN Germaine (1877-1918)..... | 23 | ROY Lucien (1892-1915)..... | 56 |
| DELALUQUE Octave (1889-1931)..... | 23 | RUELLAN (famille)..... | 57 |
| DELÈTRE Edouard (1892-1977)..... | 24 | SAMAIN Alexis..... | 58 |
| DOYEN-PARIGOT Paul (1864-1916)..... | 24 | SELLIER Pierre (1892-1949)..... | 59 |
| DU BOS Jean (1890-1916)..... | 25 | SIMON Francis (1860-1937)..... | 59 |
| DURASSIÉ Gustave (1887-1986)..... | 26 | SIX Pierre (1888-1916)..... | 60 |
| DUSSAUX Jean (1876-1918)..... | 26 | SURUGUE Charles (1839-1921)..... | 61 |
| DUVAL René (1887-1958)..... | 27 | TENDIL Alexis (1896-2005)..... | 61 |
| FAIVRE Abel (1867-1945)..... | 27 | THIN Auguste (1889-1982)..... | 62 |
| FALCON de LONGEVIALLE (fratrie)..... | 28 | TIXIER François (1883-1923)..... | 63 |
| FERRY Abel (1881-1918)..... | 30 | TREBUCHON Augustin (1878-1918)..... | 63 |
| FONCK René (1894-1953)..... | 31 | TRULIN Léon (1897-1915)..... | 64 |
| GABRIELLE (Sœur) (1872-1927)..... | 32 | Van VOLLENHOVEN Joost (1877-1918)..... | 64 |
| GAILLARD Géraud (1898-1982)..... | 32 | VAUTRIN (Fratrie)..... | 65 |
| GARRIGUES Marcel (1883-1915)..... | 33 | VIELLE René (1895-1944)..... | 66 |
| GIRAL Aimé (1895-1915)..... | 33 | VINCENT Jules (1890-1918)..... | 67 |
| GIRARD-MANGIN Nicole (1878-1919)..... | 34 | WABETE Kalepo (1889-1918)..... | 67 |
| (de) GIRONDE Gaston (1873-1914)..... | 35 | WALTZ Jean-Jacques (1873-1951)..... | 68 |
| GUIBERT Jean-Marie (1895-1918)..... | 35 | YGON Jean (1893-1932)..... | 69 |
| GUILLOT Léon (1882-1914)..... | 36 | ZILLIOX Joseph (1888-1917)..... | 69 |
| HERDUIN Henri (1881-1916)..... | 37 | L'inconnu du Sequana..... | 70 |
| HUBERT François (1889-1925)..... | 37 | | |

Hommage à 100 combattants de la Grande Guerre



Paul-Théodore ACKER (1874-1915)



Après des études de lettres, Paul-Théodore Acker rejoint les éditions Hachette où il est secrétaire aux « Lectures pour tous ». Il publie de nombreux articles dans des revues telles que *La Revue des Deux Mondes*, *La Revue Hebdomadaire*, *L'Illustration*, *Le Gaulois* et *L'Écho de Paris*. Il se spécialise dans les reportages et les romans popu-

laires, ainsi que dans les pièces de théâtre. L'annexion de l'Alsace-Lorraine est un thème très présent dans son œuvre (*Les exilés*, publié en 1910, *Le beau jardin*, en 1912 et *Les demoiselles Bertram*, en 1914). Il est considéré comme l'un des auteurs du « roman français de l'Alsace ». L'Académie Française lui décerne le Grand Prix du Roman en 1915.

En 1914, il s'engage volontairement dans l'armée française et travaille pour le bureau de renseignements de Réchésy (Territoire de Belfort). Il meurt à la suite d'un accident de voiture en service commandé près du front de Thann (Haut-Rhin), le 27 juin 1915.

Il est inhumé à Saverne le 11 août 1922. Une stèle a été érigée par le Souvenir Français à Goldbach-Altenbach (Haut-Rhin) pour lui rendre hommage.



Jules ALIS (1895-1915)



Jules Alis est né le 9 avril 1895 à Grandchamp-des-Fontaines (Loire-Atlantique).

Il exerce le métier de menuisier jusqu'au 17 décembre 1914, date à laquelle il rejoint la caserne Fautras à Brest comme marsouin de 2^e classe au sein du 2^e régiment d'infanterie coloniale de la 22^e compagnie.

Pour tromper l'ennui de la vie de caserne, Jules Alis adresse de nombreuses lettres à ses proches, où il raconte son quotidien (les conditions difficiles, les relations avec les soldats et les supérieurs, etc.) et

tente de rassurer sa famille et ses amis. Il est élève caporal, mais ne sera jamais promu à ce grade. Pieux, il cherche à se rendre à la messe dès que cela lui est possible. Sa dernière lettre est datée du 7 juillet 1915 : Jules Alis annonce son départ sur le front. Le 14 juillet 1915, il meurt des suites de ses blessures à l'hôpital Chanzy de Sainte-Menehould (Marne).

Il est récompensé par la Croix de Guerre avec étoile de bronze et par la Médaille Militaire à titre posthume : « *Soldat brave et courageux. Belle attitude au feu. Mortellement blessé le 14 juillet 1915 à l'attaque du Bois Baurain (Argonne)* ».

Il repose au carré militaire du cimetière communal de GrandChamp-des-Fontaines.



Adolphe ALLIER (1893-1914)



Adolphe Allier est né le 23 juin 1893 dans la commune de Saint-Gilles (Gard).

Alors qu'il vient d'être nommé instituteur, il est appelé sous les drapeaux, en novembre 1913. Il rejoint le 4^e régiment de Zouaves en Tunisie en qualité de caporal au sein de la 21^e compagnie du 6^e bataillon. C'est avec ce régiment qu'il « entre en guerre ».

Le 19 août 1914, la 45^e division d'infanterie est créée à Oran : le 6^e bataillon rejoint le tout nouveau 1^{er} régiment de marche de Zouaves au sein de la 45^e DI. L'objectif assigné par le commandement est la défense de Paris et

la participation à l'offensive sur la Marne le 6 septembre. La division doit remplacer les éléments de première ligne durement éprouvés sur le champ de bataille de l'Ourcq. Le régiment du caporal Allier a pour mission d'occuper le village de Chambry. Dès leur arrivée, les fantassins français restent cloués au sol par l'artillerie lourde allemande. Malgré tout, le village est conquis. Ils partent à l'attaque des positions ennemies. En soirée, devant Chambry, après avoir combattu, en vain, sous le feu terrible des batteries et mitrailleuses allemandes retranchées sur les hauteurs, les Zouaves doivent se replier sur le village. La ligne de combat se reforme près du cimetière. Ils percent les murs de celui-ci pour se prémunir d'une contre-attaque. Le 8 septembre, les Zouaves évacuent le village. Au soir, les pertes du 6^e bataillon sont considérables : 4 officiers blessés, 21 tués, 204 blessés et 82 disparus. Adolphe Allier est signalé le 12 novembre comme *Mort pour la France* le 7 septembre 1914. Dans le cimetière communal de Chambry, les ouvertures dans les murs sont toujours visibles, une plaque commémorative est apposée : « Aux Zouaves de la 45^e division d'Afrique » – « Gloire à leurs morts ». Adolphe Allier est enterré au cimetière communal de Saint-Gilles.



Joseph APESTEGUY (1881-1950)



Joseph Apesteguy est né le 20 mai 1881 à Cambo-les-Bains (64). Issu d'une famille modeste et nombreuse (la fratrie compte 14 enfants !), Joseph Apesteguy commence à travailler dans un café-hôtel à l'âge de 14 ans. Il joue à la pelote basque pendant son temps libre et il est un redoutable compétiteur. A 17 ans, il mesure 1,95 m et pèse 90 kilos. Sa réputation de joueur de pelote basque se répand dans la région. Il bat le champion du monde, Arué, à 60 contre 33 lors d'une rencontre le 23 septembre 1899. Un surnom lui est donné : « Chiquito de Cambo ». Il est champion du monde chaque année de 1900 à 1914, et est très populaire à l'échelle internationale (il rencontre notamment le roi Alphonse XIII d'Espagne et le roi Édouard VII d'Angleterre).

Joseph Apesteguy s'engage lorsque la Première Guerre mondiale éclate. Excellent soldat, il est blessé à plusieurs reprises et est cité à l'ordre de l'armée. Ses lancées de grenade à la chistera, que l'on dit remarquables, pourraient cependant n'être qu'une légende, ce qui n'enlève rien à l'importance du mythe du « Chiquito de Cambo ».

Après la guerre, il poursuit sa carrière et conserve son titre de champion du monde de 1919 à 1923. Il décède en décembre 1950. Il est enterré au cimetière communal de Cambo-les-Bains. Sur sa tombe, il est inscrit en basque : « *Pilotariak CHIQUITO Beren Lagunari* » (les joueurs de pelote à leur ami Chiquito). La municipalité a apposé une plaque et une rue porte son nom. Chaque année en septembre, la ville organise des « journées Chiquito ».



Gabriel AYMARD (1888-1916)



Gabriel Aymard est né le 29 février 1888 à Pont-du-Château (Puy-de-Dôme).

Sapeur-pompier de Paris avant la guerre puis mobilisé dans le 1^{er} régiment du génie, il meurt dans la commune picarde de Chilly pendant les batailles de la Somme, le 4 septembre 1916, alors qu'il est âgé de 28 ans.

Sa dépouille, découverte en juillet 2016 pendant des travaux de canalisation à Chilly, a été rapatriée à Pont-du-Château et Gabriel Aymard a été inhumé dans le caveau familial en présence du Premier Ministre Bernard Cazeneuve et de ses descendants. Gabriel Aymard a pu être identifié grâce à sa plaque militaire avec son matricule de guerre, qu'il portait encore autour du cou.



Louis, Eugène, Sylvain BARBET dit Louis Dulhom-Nogues (1889-1914)



Louis Barbet est né le 24 août 1889 à Paris (8^e arrondissement). Il passe son enfance et sa première jeunesse auprès de ses grands-parents dans la maison Nogues dans le village d'Aventignan (Hautes-Pyrénées). Le gascon y est sa langue maternelle. Une de ses tantes, maîtresse au collège de Vic-en-Bigorre, le reçoit parmi ses élèves et l'instruit en français.

Rappelé à Paris par ses parents, il passe par le collège Chaptal avant d'être placé chez un bijoutier du Marais puis de travailler au sein de la Société Générale. Très vite il se passionne pour l'écriture et devient un auteur dramatique à succès et un poète reconnu, qui puise

son inspiration dans la nostalgie des paysages de son enfance pyrénéenne. Il construit une œuvre en français et en gascon, saluée par la critique. Sous son nom de plume Luis de Nogues ou Louis Dulhom-Nogues (le patronyme de sa mère associé au sobriquet de la maison), il reçoit à dix-sept ans la médaille d'or de l'Escoloderas Pirenéos qui le désigne comme son représentant à Paris. Il remporte l'Anémone d'or du concours des Jeux Floraux de l'Escoloderas en 1912.

En 1915, l'Académie Française lui attribue le prix Sobrier-Arnaud pour un recueil de poèmes intitulé « *Première Gerbe* », paru en 1914.

Incorporé au 29^e bataillon de Chasseurs à pied le 5 octobre 1910 à Saint Mihiel, il y effectue un service militaire de deux ans, accédant au grade de sergent avant d'être versé dans la réserve. Rappelé à l'activité le 2 août 1914, lors de la mobilisation générale, il rejoint le front avec le 69^e bataillon et relève le 20 à Xammes. Engagé dans la bataille de la Marne, il participe avec ses compagnons à l'assaut de Saint-Souplet le 6 septembre. Le 8 septembre 1914, au village de Marcilly (Seine-et-Marne) un éclat d'obus le frappe mortellement. Ses camarades racontent qu'il est transporté mourant dans l'école du village. Rassemblant ses dernières forces, il se traîne jusqu'au tableau noir et d'une main ferme, il y écrit « Le 29^e chasseurs à pied, le 354^e d'infanterie et le 361^e ont battu les Prussiens, ici les 4 et 5 septembre. Vive la France ! ».

Il meurt à la suite de ses blessures à Marcilly et y est inhumé avant que sa dépouille ne soit transportée à Aventignan en 1921, où il repose dans le cimetière de la commune.

Louis Barbet reçoit la Croix de Guerre avec étoile de bronze et se voit décerner la Médaille Militaire à titre posthume. Avec 560 autres écrivains morts pour la France durant la Grande Guerre, il est honoré d'une plaque au Panthéon.



Joseph Ferdinand BARJAVEL (1889-1915)



Joseph Ferdinand Barjavel est né le 19 février 1889 à Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence).

A 21 ans, dans le cadre de son service militaire, il est intégré au 23^e bataillon de chasseurs à pied de Grasse. Il est nommé caporal en octobre 1911 puis sergent en avril 1913. Il est rappelé au service lors de la mobilisation générale le 2 août 1914. Joseph Barjavel participe à des combats à Dieuze (Lorraine) et est grièvement blessé au bras à Saint-Mansuy en septembre 1914. Il est dans les tranchées des Vosges en

1915 et participe à l'attaque du Reichackerkopf en mars 1915. Blessé au front, il est cité à l'ordre de l'armée. Le 15 juin 1915, il est tué dans le bois de l'Eichwalde-Altenkopf (Vosges).

Son corps est restitué à sa famille en août 1922. Toute la ville se rassemble pour rendre hommage à Joseph Ferdinand et à son jeune frère Fernand (14^e bataillon de chasseurs), né en 1893, lui-même mort au combat en 1918 à Meaux. Les deux frères sont enterrés côte à côte au cimetière de Forcalquier.



Louis BARTHAS (1879-1952)



Louis Barthas est né le 14 juillet 1879 à Homps (Aude). Il exerce le métier de tonnelier et se consacre au militantisme socialiste pacifiste avant la guerre. Au début du conflit, il est mobilisé au 280^e régiment d'infanterie de Narbonne au grade de caporal. Il rejoint ensuite le 296^e régiment d'infanterie en décembre 1915 puis le 248^e en novembre 1917. Il prend part aux combats de Notre-Dame-de-Lorette, de Verdun, de la Somme et du Chemin des Dames.

Louis Barthas meurt le 4 mai 1952 à Peyriac-Minervois (Aude). Son journal de guerre est publié en 1977 sous le titre *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*. François Mitterrand dira de cet ouvrage qu'il est d'« une haute valeur historique » et qu'il s'agit d'« une véritable œuvre littéraire ». L'ouvrage de Louis Barthas est en effet un classique de la littérature sur la Première Guerre mondiale.



Georges BELLENGER (1878-1977)



Georges Belenger est né le 19 septembre 1878 à Évreux. Il intègre l'École Polytechnique où il suit une formation d'artilleur. Il sort sous-lieutenant de l'École d'application d'artillerie de Fontainebleau en 1902 et rejoint un régiment d'artillerie à Saint-Mihiel. Il devient ensuite pilote de ballon et remporte de nombreux prix pour ses prouesses. En 1909, il obtient le brevet d'aérostier militaire puis le brevet de pilote civil en 1910 : le général Gallieni le remarque et le promeut capitaine. Les succès aux différentes compétitions s'enchaînent et Georges Belenger est chargé de former l'escadrille n° 3 (« L'escadrille des Cigognes ») en 1912.

Il commande l'aviation de la 6^e armée à partir du 1^{er} septembre 1914 et participe à la bataille de l'Ourcq. Il organise également l'observation d'artillerie par avion et la photographie aérienne du front. Georges Belenger est ensuite engagé par la direction de l'aéronautique du Ministère de la Guerre mais demande à rejoindre l'artillerie en mai 1915 car il souhaite prendre part aux combats. Cité 6 fois, il est grièvement blessé.

Il est l'un des grands photographes aériens de la Première Guerre mondiale et les renseignements qu'il rapporte contribuèrent grandement à la victoire de la Marne en 1914.

Il est décoré de la Légion d'Honneur en 1911 puis il est promu à titre militaire en 1920. Il est inhumé au cimetière Saint-Louis d'Évreux.



Edmond BERGER (1892-1914)



Edmond Berger est né en 1892 à Montluçon (Allier). Il est incorporé dans l'armée en 1912. Il intègre les chasseurs cyclistes (officiellement créés en 1913), dans le 1^{er} peloton du 8^e groupe de chasseurs cyclistes de la 8^e division. Stationné à Montbéliard en 1914, son groupe est chargé de tenir les berges sur le canal du Rhin au Rhône. Le 2 août, Edmond Berger doit porter des renseignements à l'État-Major de son régiment à Morvillars. Le journal de marche de son régiment indique qu'Edmond Berger n'est jamais arrivé jusqu'à l'État-Major. Son corps est découvert dans le canal. Il sera déclaré *Mort pour la*

France en 1915. Les circonstances exactes de sa mort ne furent jamais connues.

Edmond Berger est considéré comme l'un des deux premiers morts pour la France (avec Jules-André Peugeot, mort le même jour), puisqu'il est déclaré mort le 3 août 1914, jour de la déclaration de guerre, et porté disparu le 2.

Edmond Berger est inhumé dans l'ossuaire militaire du cimetière de l'Est, à Montluçon le 30 août 1914.



Adrien BERTRAND (1888-1917)



Adrien Bertrand est né le 4 août 1888 à Nyons (Drôme).

Il est écrivain et journaliste : il a notamment obtenu le prix Goncourt 1914 pour son roman *L'Appel du Sol*. Le prix lui est décerné en 1916. Il commence une carrière de journaliste d'actualité et de journaliste littéraire en publiant des articles sur le socialisme auquel il adhère, ainsi que des poèmes de style surréaliste.

Son expérience de combattant pendant la Première Guerre mondiale structure sa pensée autour de l'antimilitarisme. Il écrit à propos de la guerre, de l'horreur des combats, de l'attente et de l'angoisse. *L'Appel du Sol* est considéré comme l'un des premiers grands livres de guerre.

Adrien Bertrand est blessé au combat en 1914 et meurt de ses blessures en 1917. Il est enterré dans le caveau familial à Nyons. Une bourse « Goncourt-Adrien Bertrand » est créée par sa veuve à l'Académie du prix Goncourt pour récompenser des poètes (Yves Bonnefoy en 1986, Andrée Chédid en 2002 et Philippe Jaccottet en 2003).



Louis BEST (1879-1951)



Louis Best est né le 6 juillet 1879 à Rupt-aux-Nonains (Meuse).

Il est mobilisé en 1914 dans le 44^e régiment territorial à Bar-le-Duc. Il se distingue en sauvant la vie, en septembre 1914, du député André Maginot, futur Ministre des Colonies puis de la Guerre et des Pensions, avec un camarade.

Il est ensuite intégré au 330^e régiment d'infanterie où il est remarqué pour sa bravoure. Blessé à trois reprises, il termine la guerre avec le grade d'adjudant et il est cité 13 fois (dont 5 fois à l'ordre de l'armée). Il est décoré

de la Médaille Militaire, de la Croix de Guerre et de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur, cette dernière décoration lui étant remise sur le front, ce qui est très rare.

Désigné « As des As de l'infanterie française » en février 1921 par le Président de la République Alexandre Millerand, il reçoit un titre de rente en récompense de son héroïsme exemplaire.

Officier de la Légion d'Honneur, il meurt en 1951 à la suite d'un accident de voiture. Un quartier de Verdun porte son nom depuis 1962.

Il est enterré au cimetière communal de Rupt-aux-Nonains.



Louise de BETTIGNIES (1880-1918)



Élève brillante diplômée d'Oxford, elle parle plusieurs langues et est très sportive. Destinée à rejoindre les Ordres, la guerre la détourne de sa vocation. Elle rejoint l'*Intelligence Service* et s'engage comme espionne pour la partie britannique (les moyens financiers dont disposaient les Anglais étant plus élevés que ceux dont disposaient les services d'espionnage français, c'est par souci d'efficacité que Louise de Bettignies préfère les services anglais aux services français). Son nom de résistante est Alice Dubois. Elle parvient à former une équipe chargée de rassembler des renseignements puis de les acheminer en Grande-Bretagne en passant

par la Belgique occupée et les Pays-Bas. Son lieutenant, Marie-Léonie Vanhoutte (dite Charlotte) est animée du même sens du devoir pour protéger la patrie.

Louise de Bettignies multiplie les missions. Elle est arrêtée avec des documents compromettants alors qu'elle passe la frontière belge, après avoir réussi de très nombreuses opérations.

Louise de Bettignies est incarcérée 6 mois dans la prison de Saint-Gilles à Bruxelles, où elle est torturée. Elle est condamnée à mort le 2 mars 1916. Sa peine est finalement commuée en travaux

forcés à perpétuité pour trahison. Elle est transférée à Siegburg (Allemagne) où elle refuse de fabriquer des grenades. Elle y meurt d'un abcès pleural le 27 septembre 1918, à 38 ans. Elle repose au cimetière communal de Saint-Amand-les-Eaux.



Abraham BLOCH (1859-1914)



Le rabbin Abraham Bloch est né le 7 novembre 1859 à Paris.

Nommé rabbin à Remimeront (Vosges) en 1883 puis grand-rabbin à Alger en 1897 et à Lyon en 1908, Abraham Bloch s'engage comme aumônier des armées pendant la Première Guerre mondiale, affecté à la 14^e section d'infirmiers militaires du 14^e corps d'armée.

Son histoire s'est imposée comme le symbole de « l'Union sacrée » en France : le 29 août 1914, sur une route près de Taintrux (Vosges), un soldat à l'agonie le confond avec un prêtre catholique en raison de son habit (le rabbin Abraham Bloch portait alors une soutane rabbinique et un brassard de neutralité avec le symbole de la Croix-Rouge) et lui demande un crucifix. Le rabbin

Bloch court lui en trouver un dans un village à proximité et l'apporte au blessé. Abraham Bloch et le soldat sont alors tous deux tués par un obus. Le rabbin Abraham Bloch est reconnu *Mort pour la France*.

Il est récompensé à titre posthume de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre 1914-1918, tandis que son nom est inscrit sur des plaques commémoratives à la Sorbonne, à la synagogue rue Vauquelin et que des rues portent son nom à Lyon et à Alger. Un monument est érigé à sa mémoire près de Taintrux. Plusieurs historiens ont remis en doute certains aspects du récit, qui reste cependant un symbole fort d'unité au combat et dans l'effort de guerre.



David BLOCH (1895-1916)



David Bloch est né le 27 novembre 1895 à Guebwiller (Haut-Rhin).

Réformé car jugé trop chétif, il est mobilisé dans une usine d'armement. Souhaitant s'engager, il s'adresse à l'État-Major d'Épinal et propose de recueillir des renseignements du côté allemand (il maîtrise en effet la langue allemande et a une bonne connaissance du pays).

Sa proposition est acceptée. Dans la nuit du 22 au 23 juin 1916, un avion décolle du champ d'exercice de Fontenelle (90) et le dépose près de Mexheim. L'atterrissage se passe

mal et David Bloch doit se cacher dans une forêt proche, après que le pilote ait incendié l'avion. Il est alors arrêté et déféré devant le tribunal militaire de Mulhouse. David Bloch est condamné à mort et il est fusillé le 1^{er} août 1916 à l'île Napoléon (68). Il est enterré au cimetière israélite de Mulhouse. Le monument commémoratif érigé pour lui rendre hommage en 1922 est détruit par les nazis en 1940. Un nouveau mémorial est inauguré en 1965 dans le square de la place Déroulède à Guebwiller.



Gabriel BOISSY (1879-1949)



Gabriel Boissy est né le 26 février 1879 au Lonzac (Corrèze).

Il exerce le métier d'écrivain et de critique de théâtre. Pendant la guerre, il sert dans le 81^e régiment d'infanterie.

En 1923, alors qu'il est journaliste à *L'Intransigeant*, il propose qu'une flamme soit placée au-dessus de la tombe du Soldat Inconnu comme symbole du

sacrifice et de la perpétuité du souvenir des poilus.

L'idée est retenue. Le Ministre de la Guerre, André Maginot, allume la Flamme du Souvenir pour la première fois le 11 novembre 1923 : depuis lors, la flamme est ravivée chaque soir à 18 h 30.

Gabriel Boissy devient rédacteur en chef de la revue *Comoedia*. Il décède le 26 février 1949.

Sa tombe à Souvignargues a longtemps été laissée à l'abandon, jusqu'à ce que Daniel Tamagni, porte-drapeau de l'Union des Blessés de la Face (Gueules Cassées), la redécouvre en 2011. La tombe est rénovée avec l'aide des Gueules Cassées et du Souvenir Français.



Joseph BORDES (1880-1944)



Joseph Bordes est né le 31 janvier 1880 à Tartas (Landes). Ordonné prêtre en 1904, il est chargé des diocèses d'Aire-sur-l'Adour et de Dax puis de Mont-de-Marsan (Landes) et Fargues (Gironde). Aumônier, Joseph Bordes est mobilisé comme infirmier en août 1914 dans le 34^e régiment d'infanterie. Il est promu au grade de capitaine en mai 1915. Il est blessé à deux reprises (en 1916 et 1918).

Au lendemain de la guerre, il exerce comme curé puis directeur du patronage de la Tricolore et directeur des Œuvres diocésaines, enseignant également dans des séminaires. En 1936, Joseph Bordes est nommé chanoine et vicaire général de Dax.

Il est connu pour avoir fondé la Jeunesse Agricole Catholique (JAC) et la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC).

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'engage activement dans la Résistance, hébergeant des fugitifs de la zone occupée et fournissant des renseignements du secteur maritime de Bordeaux pour le réseau Alliance, sous le pseudonyme de Saint Père. Il est arrêté le 18 décembre 1943 par la Gestapo et incarcéré à la prison de Bayonne, puis au fort de Hâ (Bordeaux) avant d'être transféré au camp de Compiègne et déporté à Buchenwald en janvier 1944, puis à la prison d'Offenburg. Classé « NN » (« Nuit et Brouillard »), il est transféré au camp de concentration de Gaggenau. Il est fusillé dans la forêt d'Ottenau (Bade-Wurtemberg). Son corps est rapatrié le 10 juillet 1945.

Il est inhumé à l'Église de Gamarde-les-Bains (Landes) avec les mentions *Mort pour la France* et *Mort en déportation*. Joseph Bordes est décoré de la Légion d'Honneur, de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre 1914-1918 avec une citation à l'ordre de l'Armée en 1918.



Saint-Just BORICAL (1887-1916)



Saint-Just Borical est né le 8 décembre 1887 à Cayenne (Guyane).

Il est affecté au 119^e régiment d'infanterie en mai 1916 après avoir été incorporé le 15 août 1915. Il prend part aux combats à Verdun en mai 1916 : le 1^{er} juin, la ligne française est percée par les Allemands, le 119^e régiment d'infanterie barre la route du fort de Souville et cherche à reconquérir les positions perdues. Le 3 juin, les assauts du 119^e sont arrêtés brutalement par les Allemands qui

contre-attaquent, les pertes sont conséquentes : Saint-Just Borical est tué.

Son squelette n'est retrouvé qu'en 2011 par des touristes hollandais et il est identifié grâce à sa plaque d'identité attachée à l'os du bras. Ses restes sont rapatriés à la demande de la municipalité de Cayenne qui organise son inhumation le 14 octobre 2011.



André BOUTON (1890-1979)



André Bouton est né en 1890 à Fresnay-sur-Sarthe (72). Il est connu comme économiste et historien régionaliste spécialiste de la province du Maine. Il publie notamment *La fin des rentiers* en 1923, ouvrage dans lequel il analyse l'évolution des fortunes des particuliers après la Première Guerre mondiale en fonction de l'inflation et des effets de la crise. Il appartient à différentes sociétés savantes et préside la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe de 1957 à 1974. Il publie également de nombreux

ouvrages et articles sur l'histoire du Maine, notamment *Le Maine : histoire économique et sociale*, publié en 5 volumes de 1962 à 1976.

Il combat pendant la Première Guerre mondiale, notamment dans la Somme en tant que sous-officier. Blessé à deux reprises, il est finalement envoyé dans un poste de surveillance à l'arrière puis dans des bureaux. Décoré de la Croix de Guerre 1914-1918, André Bouton rédige ses mémoires de guerre.

Il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur en 1963 et reçoit le prix René Petiet de l'Académie française en 1976.

Il est inhumé au cimetière de Fresnay-sur-Sarthe.



Marcel BRINDEJONC DES MOULINAI (1892-1916)

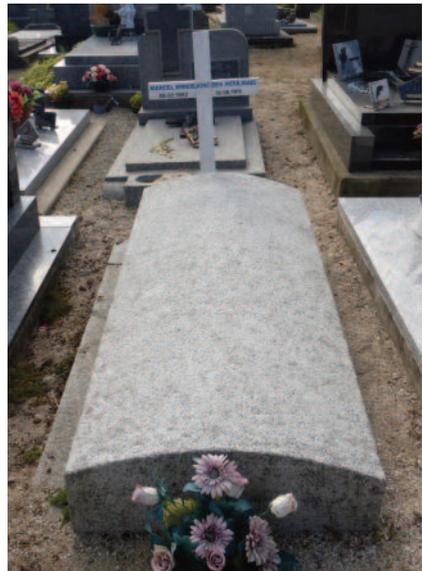


Marcel Brindejonc des Moulinais est né le 18 février 1892 à Plérin (Côtes-d'Armor).

Il se passionne pour l'aviation et acquiert un avion « Demoiselle » après avoir obtenu une licence de mathématiques. Il s'inscrit à l'École d'aviation de Pau et il est breveté en mars 1911. Il devient pilote mais il est blessé dans un accident. A sa sortie de l'hôpital, il se spécialise dans les raids aériens.

Il se lance dans différentes courses d'avion et remporte en juin 1913 la Coupe Pommery, qui récompense le pilote ayant parcouru la plus grande distance en une journée (Marcel Brindejonc des Moulinais relie ainsi Paris à Varsovie). Il entreprend une tournée dans les grandes villes d'Europe et rencontre un grand succès : il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur à 21 ans et devient alors le plus jeune titulaire de cette décoration.

En octobre 1913, il est incorporé dans le 1^{er} groupe aéronautique de Versailles comme simple soldat puis devient caporal dans le 2^e groupe d'aviation de Lyon. Lors de la déclaration de guerre, il est affecté à l'escadrille DO-22. Les informations qu'il récolte sont essentielles pour mener des contre-offensives victorieuses face à l'ennemi. Il est rapidement promu sergent puis sous-lieutenant et devient lieutenant en décembre 1915. A la suite d'une crise d'entérite, il est affecté comme chef pilote à l'École Morane-Saulnier avant de gagner l'escadrille n° 23 en mai 1916, en qualité de chargé de missions de chasse, de bombardements et de reconnaissances. La première victoire aérienne de Marcel Brindejonc des Moulinais a lieu le 30 juillet 1916. Il est abattu un mois plus tard le 18 août 1916 par des soldats français qui avaient mal identifié son avion. Il est inhumé au cimetière de Pleurtuit (Ille-et-Vilaine).



Daniel BROTTIER (1876-1936)



Daniel Brottier est né le 7 septembre 1876 à la Ferté-Saint-Cyr (Loir-et-Cher).

Ordonné prêtre en 1899, il est nommé Vicaire à Saint-Louis du Sénégal comme missionnaire spiritain. Il rentre en France en 1911 pour des raisons de santé. Il se voit confier la mission de lever des fonds pour la construction d'une cathédrale à Dakar, dite du Souvenir Africain, rendant hommage aux aventuriers et aux militaires présents en Afrique. Pendant la guerre, il s'engage comme aumônier volontaire en première ligne, s'exposant alors fortement au danger. Il est rattaché à la 26^e division d'infanterie et il est envoyé en Lorraine, dans la Somme, à Verdun et dans les Flandres.

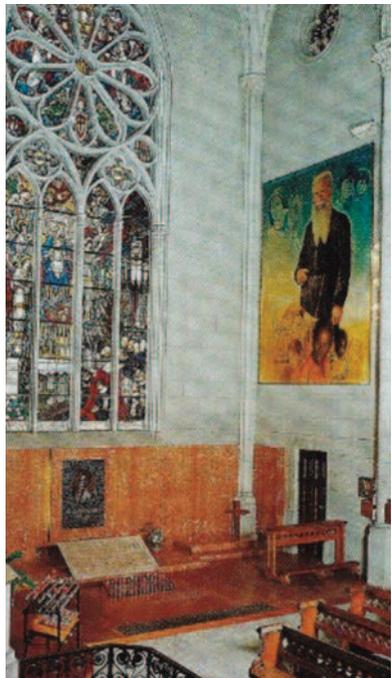
Il joue un rôle clé, aux côtés de Georges Clemenceau, dans la création de l'association de l'Union

Nationale des Combattants. L'objectif est de « *prolonger la fraternité née dans le dépouillement des tranchées et le don héroïque de soi* » (Jean-Paul II).

Le Père Daniel Brottier devient directeur de l'établissement des Orphelins Apprentis d'Auteuil et lance une souscription pour construire une chapelle dédiée à Sainte-Thérèse de Lisieux à Paris. Il se consacre à ces enfants orphelins avec dévouement.

Il est également actif dans le domaine des médias et fonde notamment la revue Missions en 1930, qui remporte un grand succès.

Il meurt le 28 février 1936. Il est enterré au sanctuaire Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus à Auteuil. Le Père Brottier est béatifié par le Pape Jean-Paul II le 25 novembre 1984.



Georges CARPENTIER (1894-1975)



Georges Carpentier est né le 12 janvier 1894 à Liévin (Pas-de-Calais).

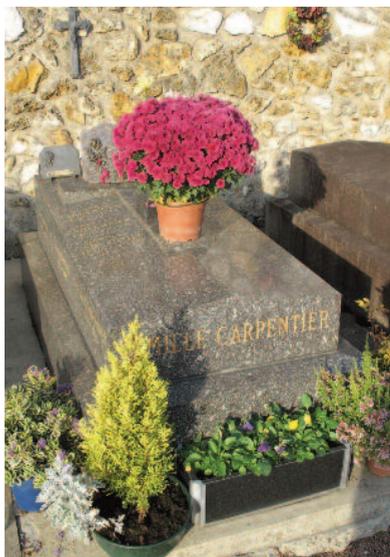
A 13 ans, en 1907, il gagne le titre de champion de France de boxe française dans la catégorie junior. En 1908, il commence la boxe anglaise et devient en 1911 champion de France de la catégorie des poids welters. Il est sacré champion d'Europe la même année à Londres, puis à Monte-Carlo en 1912 dans la catégorie des poids moyens puis dans toutes les catégories en 1913 à Gand. Georges Carpentier devient « champion du monde des poids lourds blancs », un titre ségrégationniste qui avait été créé

pour exclure de la compétition le boxeur Jack Johnson qui ne pouvait combattre que dans le « championnat du monde des poids lourds de couleur ».

Lors de la Première Guerre mondiale, il entre dans l'armée de l'air (récompensé de la Croix de Guerre et de la Médaille Militaire) mais il est blessé au bout de 18 mois de combat. En 1918, il reprend sa carrière de sportif en jouant un temps au rugby à XV. Il participe notamment au championnat de France 1918-1919 dans l'équipe du Sporting Club Universitaire de France (SCUF) comme ailier.

Il poursuit ensuite sa carrière de boxeur, combat dans toutes les catégories et devient champion du monde des mi-lourds en 1920 à Jersey City : il est le premier champion du monde de boxe anglaise de nationalité française. Il échoue en 1921 face à Jack Dempsey mais ce match exceptionnel est l'apogée de sa popularité : il est l'un des sportifs les plus populaires et l'un des plus riches. Ses succès se multiplient de nouveau dans les années 1920. Georges Carpentier prend sa retraite en 1926.

Il meurt à Paris le 28 octobre 1975 et il est enterré au cimetière de Vaires-sur-Marne (77).



Gaston CHAMPROUX (1890-1948)



Gaston Champroux est né le 13 août 1890 à Jouet-sur-l'Aubois dans le Cher.

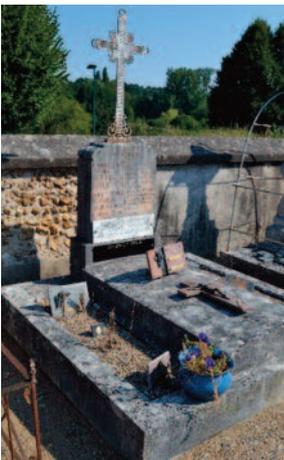
Il combat pendant la Grande Guerre en qualité de Maréchal des logis dans le 26^e régiment de dragons puis dans le 4^e régiment du génie et enfin dans le 11^e régiment du génie. Après la guerre, il exerce comme batelier et comme plâtrier-peintre à la Cité Sanitaire de Clairvivre, établissement destiné à soigner les blessés du poumon de la Première Guerre mondiale inauguré en 1933 et dont il a parti-

cipé à la fondation. Enfin, il est secrétaire à la Fédération Nationale des Blessés du Poumon Combattants (FNBPC) pour la section de Clairvivre.

Décédé le 7 février 1948 à Salagnac (Dordogne) d'une tuberculose contractée pendant la guerre, et inhumé dans le cimetière communal, il est reconnu *Mort pour la France* mais son nom n'apparaît pas sur les monuments aux morts de Jouet-sur-l'Aubois et Salagnac.



François-Louis CHAPAT (1889-1918)



François-Louis Chapat est né le 4 octobre 1889 à Lavau (Yonne).

Alors qu'il exerce le métier de cultivateur, il effectue son service au 1^{er} bataillon de chasseurs à pied. Il est promu caporal en 1912. De retour à la vie civile, il s'engage dans la Garde Républicaine le 2 janvier 1914. C'est à ce titre qu'il est sur le front dès août 1914. Sergent au 86^e régiment d'infanterie du Puy-en-Velay, il participe à la campagne de Lorraine (batailles d'Ancerville, Sarrebourg, Baccarat et La Mortagne). Son régiment s'établit ensuite dans l'Oise pour tenir le secteur de Compiègne. Il est promu adjudant en avril 1915 et son régiment figure parmi les premiers à combattre à Verdun en mars 1916. Décoré de la Croix de Guerre

avec étoile d'argent, il est cité à l'ordre de la division : « *sous-officier mitrailleur qui a fait preuve du plus grand courage le 10 avril 1916 en se mettant en batterie, a été couvert sous un violent bombardement d'obus de gros calibre* ».

Il est blessé par un éclat d'obus lors de la bataille de la Somme. Après sa convalescence, il devient instructeur dans la 33^e compagnie d'instruction puis instructeur au bataillon d'instruction du 38^e régiment d'infanterie. Il rejoint ensuite la 4^e compagnie du 321^e régiment d'infanterie. Il est tué près de Bailleul (Nord) le 29 avril 1918. Il est enterré au cimetière d'Annay (Nièvre).

Décoré de la Médaille Militaire à titre posthume, son nom apparaît sur le monument aux morts de la Garde Républicaine des Célestins (Paris) et dans le livre d'or de la Gendarmerie Nationale.

Alexandre CHRÉTIEN (1885-1970)



Alexandre Chrétien est né le 15 avril 1885 à La Chapelle-Vicomtesse (Loir-et-Cher).

Alors qu'il exerce le métier de cultivateur, il est mobilisé comme fantassin dans le 331^e régiment d'infanterie puis dans le 36^e. Il tient un journal pendant la guerre, où il raconte la vie quotidienne des poilus ainsi que les batailles auxquelles il participe et livre ses réflexions sur la Grande Guerre. Il prend part aux batailles de la Marne en 1914, de l'Argonne en 1915, de Verdun en mai 1916, du Chemin des Dames en 1917 et au mont Kemmel en mai 1918. Blessé à la tête, il reste à l'hôpital plusieurs mois après la fin de la guerre et il ne rentre que le 3 juillet 1919.

Au lendemain de la guerre, Alexandre Chrétien s'implique activement dans les commémorations patriotiques et au sein de l'Union Nationale des Combattants (UNC).

Il reprend ses notes dans les années 1950 et rédige ses mémoires en 1958, alors que deux de ses petits-enfants sont mobilisés en Algérie. Sa famille confie à l'historien Jean-Marc Largeaud les mémoires d'Alexandre Chrétien, qui sont publiés sous le titre *Un paysan dans la Grande Guerre*.

Il meurt le 17 novembre 1970 à Droué (Loir-et-Cher).

Il est inhumé au cimetière communal de La Chapelle-Vicomtesse.



Jean-Paul COMMÈRE (1896-1973)



Jean-Paul Commère est né le 13 juillet 1896 à Saint-Soulan (Gers).

Agriculteur, il est mobilisé le 1^{er} août 1914 comme soldat de 1^{re} classe et intégré dans le 168^e régiment d'infanterie en avril 1915. Il participe notamment aux combats de Bois-le-Prêtre (Meurthe-et-Moselle), puis aux combats de l'Argonne dans la région de la Fontaine-aux-Charmes et à la bataille de Champagne. En 1916, Jean-Paul Commère et son régiment combattent dans la forêt d'Apremont (dans la région de Verdun). Il est cité à l'ordre du régiment le 11 août 1917 et reçoit la Croix de Guerre.

En 1917, le 168^e RI participe aux combats sur le Chemin des Dames, engagé dans la forêt de Retz et s'illustre notamment pendant la bataille de Faverolles. Jean-Paul Commère est blessé à trois reprises.

Au lendemain de la guerre, il se marie et devient père de quatre filles. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il prend contact avec la Résistance. Il cache notamment le colonel Georges Pfister, chef de l'Organisation de la Résistance de l'Armée (ORA) pour la zone sud. Il est décoré de la Croix de Guerre, de la Médaille Militaire et de la Médaille du Mérite Agricole.

Jean-Paul Commère meurt le 11 janvier 1973 à Toulouse. Il est enterré au cimetière de Portet-sur-Garonne.



Roger COUTURIER (1897-1915)



Roger Couturier est né le 15 octobre 1897 à Paris.

Il s'engage volontairement quand la guerre est déclarée, avec l'idée que « *mourir pour une telle cause, ce n'est pas mourir, c'est se continuer* », d'après ses propres écrits. Il est affecté au 36^e régiment d'infanterie. Il ne part sur le front que le 18 mai 1915, étant considéré trop jeune dans un premier temps. Il est d'abord affecté à Fismes (Marne) puis dans le 1^{er} bataillon, établi à Maroeuil (Pas-de-Calais), qui se trouve en réserve.

Il est tué à Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais) le 23 juillet 1915 alors qu'il n'a que 17 ans.

Il est enterré dans le cimetière de Passy. La Croix de Guerre lui est décernée à titre posthume et son journal ainsi que ses lettres sont publiés par sa mère sous le titre *Un soldat de la Grande Guerre*.

A ce titre, son nom est inscrit au Panthéon avec ceux des 546 écrivains « *représentants de la pensée française morts pour la Patrie* ».



Noël Célestin CUNNAC (1895-1967)



Noël Célestin Cunnac est né le 9 décembre 1895 à Lisle-sur-Tarn (Tarn). Il est orphelin à 6 ans, dans une fratrie de 10 enfants.

En décembre 1914, Noël Cunnac est incorporé dans le 61^e régiment d'infanterie puis dans le 173^e régiment d'infanterie en mai 1915. Il participe aux batailles livrées dans le saillant de Saint-Mihiel en Argonne et dans les bois de

Gruerie. Il est décoré de la Croix de Guerre et est cité une première fois en juin 1916. Noël Cunnac est nommé caporal en juin 1915 et combat avec son régiment dans l'Aisne, au Chemin des Dames et à Craonne puis à Verdun et à Avocourt. Il est cité une deuxième fois à l'Ordre de l'Armée en décembre 1916 et décoré de la Médaille Militaire. Le 21 août 1917, Noël Cunnac est blessé aux jambes, au bras et à l'œil qu'il perd (ce qui lui vaut le surnom de « *l'homme aux lunettes bleues* ») : évacué à l'arrière, il est cité une troisième fois à l'Ordre de l'Armée. Il reçoit également la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur en octobre 1918 puis il est promu au rang d'officier le 14 juillet 1934.

Noël Cunnac meurt le 18 juillet 1967 à Buzet-sur-Tarn. Il est l'un des 5 « As des As », soldats récompensés par un titre de rente pour leur héroïsme pendant la Grande Guerre. Une avenue de Buzet-sur-Tarn porte le nom de Noël Cunnac depuis octobre 2015.



Germaine de LA VALETTE-MONBRUN (1877-1918)



Germaine de La Valette-Monbrun est née le 7 juillet 1877 au château de Biran à Saint-Sauveur (Belgique).

Documentaliste à l'institut néerlandais de Paris, elle s'engage comme infirmière à la Société de secours aux blessés militaires (SSBM) en 1914. Attachée au Commissariat général à l'information et à la propagande – créé par le président Wilson – dont l'objectif était de convaincre l'opinion publique américaine de rentrer en guerre, elle meurt pendant l'une de ses missions avec des reporters américains, le 19 octobre 1918 dans la Marne.

Elle est citée le 15 janvier 1919, et obtient la Croix de Guerre à titre posthume. Elle est inhumée au cimetière Beauferrier de Bergerac.

Le 19 octobre 2018, une plaque sera apposée sur la tombe : « Ici repose Germaine de La Valette-Monbrun, infirmière au front. Morte au champ d'honneur le 19 octobre 1918 à Bligny (Marne) ».



Octave DELALUQUE (1889-1931)



Octave Delaluque est né le 11 septembre 1889 à Intréville (Eure-et-Loir).

Il est appelé sous les drapeaux en 1910, dans le 102^e régiment d'infanterie, et devient clairon en septembre 1911. D'abord dans la réserve, il intègre le 102^e le 2 août 1914. Condamné à 2 mois de prison pour coups et blessures, il est ensuite mobilisé dans la 101^e. Malade de la typhoïde en 1915, il intègre la 415^e en mai 1916 et y reste jusqu'à la fin de la guerre.

Il s'illustre en sonnant le cessez-le-feu marquant la fin de la Grande Guerre à Dom-le-Mesnil (Ardennes) : le

Maréchal Foch exige, dans un message du 11 novembre 1918 émis à 5 h 15 et destiné à l'état-major de la 163^e division d'infanterie, que les hostilités prennent fin à 11 heures ce même jour. Octave Delaluque sonne le cessez-le-feu avec son clairon à 11 heures précises, les Allemands y répondent et le son est repris des deux côtés du front. Octave Delaluque est considéré comme le premier clairon à avoir sonné le cessez-le-feu.

Il est décoré de la Croix de Guerre avec étoile de bronze. Il décède dans la plus grande pauvreté en 1931 à Chartres. Une rue porte son nom à Vrigne-Meuse (Ardennes), où il a combattu. Il est enterré dans une fosse commune à Chartres.

Édouard DELÈTRE (1892-1977)



Édouard Delètre est né le 24 octobre 1892 à Pompaire (Deux-Sèvres).

Instituteur, il est appelé sous les drapeaux en octobre 1913 au 3^e bataillon du 114^e régiment d'infanterie à Parthenay. Il reste dans ce même régiment pendant toute la durée de la guerre. Caporal, il participe aux combats devant Nancy et à la bataille de la Marne en 1914. Il est blessé à deux reprises. En 1916, il est à Verdun puis participe aux contre-attaques pour libérer Méry-sur-Oise (Val d'Oise) en juin 1918 avant de prendre part à l'occupation de l'Allemagne. Il est démobilisé en août 1919 avec le grade de lieutenant. Chevalier puis Officier de la Légion d'Honneur (en 1920 et en 1957), il est également décoré de la Croix de Guerre avec 5 citations, de la Croix du Combattant, de

la Médaille des blessés et de la Médaille interalliée.

Les lettres qu'il écrit à sa femme constituent un témoignage important sur le 114^e régiment d'infanterie pendant la Grande Guerre et sont encore étudiées dans les établissements scolaires. Édouard Delètre fut une cheville ouvrière de l'amicale des anciens du 114^e R.I.

Édouard Delètre est décédé en 1977 et inhumé au cimetière communal de Parthenay (Deux-Sèvres).



Paul DOYEN-PARIGOT (1864-1916)



Paul Doyen-Parigot est né le 27 février 1864 à Saint-Lambert-et-Mont-de-Jeux (Ardennes).

Jeune homme très sportif, il s'engage à 19 ans dans la cavalerie. A l'âge de 22 ans, il sert de modèle pour la statue d'Héraklès archer d'Antoine Bourdelle installée devant l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance.

Doyen-Parigot passe de 2^e classe dans les dragons à commandant dans les cuirassiers après 30 ans de carrière militaire avant que la Première Guerre mondiale n'éclate.

Au cours de la période d'avant-guerre, il obtient une mention honorable du Ministère de l'Intérieur après avoir sauvé l'un de ses hommes de la noyade en 1900. Il s'illustre ensuite dans ses différents combats pendant la Grande Guerre, ayant finalement intégré l'infanterie. Blessé mortellement à la tête pendant la bataille de Verdun, le 11 mars 1916 au Bois des Corbeaux, il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de Guerre avec palmes. Il repose dans le caveau familial de Bellenot-sous-Pouilly (Côte-d'Or), restauré grâce au Souvenir Français. La tranchée dans laquelle Paul Doyen-Parigot est tué à Verdun porte désormais son nom.



Jean DU BOS (1890-1916)



Jean Du Bos est né le 3 août 1890 à Neuilly-sur-Seine.

Il est lieutenant au 94^e régiment d'infanterie. Le 25 septembre 1916, Jean du Bos est tué à l'ennemi lors de la prise du village de Rancourt, dans la Somme.

A l'initiative de sa mère, très pieuse, Marie du Bos, et du comité créé par les proches des soldats du 94^e régiment d'infanterie

morts pour la France, l'église du village est rénovée. L'inauguration a lieu le 22 octobre 1922, présidée par l'épouse du Maréchal Foch qui est à la tête du comité commémoratif du 94^e R.I. depuis la mort de Madame du Bos en août 1919. Depuis 1937, la chapelle-mémorial de Rancourt est gérée par Le Souvenir Français.

Jean Du Bos est décoré de la Croix de Guerre avec palme (4 citations) et fait Chevalier de la Légion d'Honneur. Il est enterré dans la chapelle de Rancourt (Somme).



Gustave DURASSIÉ (1887-1986)



Gustave Durassié est adjudant puis lieutenant au 95^e régiment d'infanterie. Son régiment combat à Fleury-devant-Douaumont à partir du 24 février 1916. Il commande alors la 3^e section de la 12^e compagnie. Au cours des semaines qui suivent, Fleury-devant-Douaumont ne cesse d'être prise et reprise, les combats sont d'une extrême violence. Le village de Fleury-devant-Douaumont est rasé complètement et déclaré village « *Mort pour la France* » en 1918.

Le 95^e régiment d'infanterie combat ensuite aux Éperges, dans la Somme, en Argonne puis en Champagne.

Après la guerre, Gustave Durassié exerce comme maître-imprimeur à Mala-

koff (Hauts-de-Seine) et il crée *L'Almanach du Combattant* avec Jacques Péricard, qui a également servi dans le 95^e RI. *L'Almanach* est publié annuellement entre 1922 et 1933, les articles portent sur les batailles de la Première Guerre mondiale et proposent des récits, des biographies d'anciens combattants, ainsi que des contes, des poèmes et des pièces de théâtre. Gustave Durassié est également président de l'association « Ceux de Verdun » de 1951 à 1974.

Il est élevé au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur.

Il est enterré dans le carré militaire de Malakoff (Hauts de Seine).



Jean DUSSAUX (1876-1918)



Le soldat Jean Dussaux est né le 8 décembre 1876 à Montpoullan (47).

Fils d'un cultivateur, il se marie en 1906. Il est père de deux jeunes filles au moment où éclate la Grande Guerre. Il est mobilisé aussitôt et il intègre le 2^e bataillon territorial de chasseurs alpins. Jean Dussaux est tué au combat par éclat d'obus le 29 octobre 1918 à Menneret (Aisne).

Déclaré *Mort pour la France*, son corps est rapa-

trié en 1921 et il est inhumé au cimetière de Granon, à Marmande. Sa veuve décède l'année d'après. Le nom de Dussaux reste longtemps inconnu jusqu'au jour où sa petite-fille contacte Le Souvenir Français car son nom ne figure sur aucun monument aux morts. Le Souvenir Français et la municipalité de Marmande font inscrire son nom sur le monument de la commune en mars 2018.

René DUVAL (1887-1958)



René Duval est né le 10 octobre 1887 à Auxerre (Yonne) Ouvrier tapissier, il est d'abord caporal puis sergent au 17^e BCP, se portant volontaire pour plusieurs missions particulièrement dangereuses : il sauve notamment la vie de soldats en s'élançant dans un abri en flamme en juillet 1917, tandis qu'il parvient à ramener un camarade grièvement blessé après être resté 16 heures sur le champ de bataille pour une mission d'accompagnement de chars d'assaut, en avril 1918.

Les exemples de son courage et de son dévouement sont nombreux : il brise les lignes ennemies sur le plateau de Juvigay et capture 10 mitrailleuses et 700 prisonniers sur le front le plus avancé, malgré son casque troué par une balle et de graves blessures.

L'adjudant René Duval est décoré de la Médaille Militaire et promu Chevalier de la Légion d'Honneur. Il est l'un des 5 « As des As » de la Grande Guerre.

Il décède le 5 février 1958 à Villeneuve-sur-Yonne et repose dans le cimetière communal.



Abel FAIVRE (1867-1945)



Abel Faivre est né le 30 mars 1867 à Lyon. Il est artiste peintre, lithographe, illustrateur et caricaturiste. Il réside et travaille à La Croix-Valmer (Var).

Il étudie à l'École des Beaux-Arts de Lyon et à l'École des Beaux-Arts de Paris, ainsi qu'à l'Académie Julian de Paris. Ses œuvres sont régulièrement exposées à la Société des artistes français et Abel Faivre participe à l'Exposition

universelle de 1894, au cours de laquelle son œuvre est récompensée de la médaille de 3^e classe, ainsi qu'à l'Exposition de Lyon où il reçoit la médaille d'honneur. Il publie des dessins satiriques dans *L'Assiette au beurre*, *Le Rire* et *Le Figaro*.



Il est célèbre pour ses affiches de propagande appelant au soutien à l'effort de guerre au cours de la Première Guerre mondiale. L'affiche appelant à participer à l'emprunt national de 1918 reste à ce jour l'une des plus connues. Son œuvre est exposée au musée Jean Jaurès de Castres. Il meurt le 13 août 1945 à Nice et il est inhumé au Père Lachaise à Paris.

FALCON DE LONGEVIALLE (Fratrerie)

10 fils de cette famille de 15 enfants sont partis à la guerre. Cinq sont morts pour la France.



Robert (1880-1915) - Saint-cyrien promotion du Centenaire de la Légion d'Honneur 1901-1903, Lieutenant au 75^e régiment d'infanterie. Mort au Champ d'Honneur. Cité à l'ordre de l'Armée le 6 novembre 1915 à l'ordre général : « *Militaire d'une trempe exceptionnelle, a fait à plusieurs reprises l'admiration de tous ses hommes par sa bravoure et par son calme imperturbable, sous le feu le plus violent* ». Il a été glorieusement tué le 25 septembre 1915 sous les tranchées ennemies à Perthes-lès-Hurlus (51) qu'il venait de conquérir

avec sa compagnie. Chevalier de la Légion d'Honneur et Croix de Guerre avec palme. Il est enterré dans la Nécropole nationale de Suippes-ville, tombe 1438.



Joseph (1882-1914) - Saint-Cyrien promotion 1903-1905, Lieutenant au 38^e d'infanterie section de mitrailleuses. Il est tué à l'ennemi le 27 août 1914 à Doncières dans les Vosges. Cité à l'ordre de l'Armée le 4 septembre 1914, « *Belle attitude au feu. Sous des rafales d'artillerie et de mousqueterie extrêmement violentes, a continué le tir de la section de mitrailleuses qu'il commandait, contribuant ainsi à maintenir le moral d'un bataillon fortement éprouvé* ».

Chevalier de la Légion d'Honneur à titre posthume, il est enterré dans la nécropole nationale de Saint-Benoît-la-Chipotte (Vosges).



Louis (1883-1915) - Sous-Lieutenant au 158^e d'Infanterie. Mort au Champ d'Honneur le 14 mai 1915. Chevalier de la Légion d'Honneur, cité à l'ordre du Corps d'Armée le 10 juin 1915, « *Tué à l'ennemi le 14 mai 1915 à la tête de sa troupe conduite à l'assaut avec un dévouement complet* ». Il avait épousé à Lyon, le 9 mars 1912, Fernande Morand. 2 enfants.

Jean (1886-1971) - Appelé comme Maréchal des Logis d'artillerie en août 1914, était Lieutenant au 247^e régiment d'artillerie à la démobilisation, était à bord de « L'Amiral Magon » qui fut torpillé en se rendant à Salonique, cité à l'ordre de l'Armée d'Orient en août 1917. Il épousa le 17 décembre 1918, Magdeleine Giraud, 3 enfants. Il est enterré dans le tombeau familial des Côtes-d'Arey (38).



Albert (1887-1914) - Appelé comme sergent au 75^e régiment d'Infanterie, en août 1914, décoré de la médaille Militaire, cité à l'ordre de l'Armée le 16 mai 1915 « *Sous-officier d'une extrême bravoure. Lors de l'attaque de Lihons le 31 octobre 1914 a, pour exalter le moral de ses hommes et les encourager à se dresser pour tirer plus rapidement sur les Allemands qui avançaient, fait le coup de feu à découvert au-dessus du parapet. A été tué d'une*

balle dans la tête ». Il avait épousé Jane Levrat le 20 février 1913 et avait un enfant.

Antoine (1887-) - Frère jumeau d'Albert. Appelé comme soldat en août 1914, était à la démobilisation sous-lieutenant au 1^{er} régiment Étranger, cité à l'ordre de la Brigade en août 1916. Il épousa le 23 avril 1918 Andrée de Biré. Sans enfant.

André (1889-) - Appelé comme caporal d'infanterie en août 1914, était à la démobilisation sous-lieutenant dans les Services Automobiles où il avait versé à la suite de sa première blessure reçue à Apremont, le 6 octobre 1914. Blessé de nouveau à Minancourt, le 13 octobre 1915. Chevalier de la Légion d'Honneur. Marié le 2 juillet 1924 avec Yvonne Letouzé de Longuemar. Un enfant.

Maurice (1891-1934) - Faisait son service militaire lors de la mobilisation, comme sergent au 35^e régiment d'infanterie, était à la démobilisation lieutenant d'État-Major. Blessé en Champagne le 25 septembre 1915, cité à l'Ordre du Corps d'Armée le 1^{er} novembre 1915. Il épousa le 11 avril 1921, Anne-Marie de Mython. 7 enfants.

Guérin (1892-1964) - Lors de la mobilisation faisait son service comme canonnier au 48 régiment d'artillerie, passé sur sa demande dans l'aviation, était à la démobilisation Maréchal des logis. Il épousa le 24 juin 1922 Marie de Vriès. 8 enfants



Guy (1893-1917) - Mort au Champ d'Honneur dans l'attaque du Mont Haut, le 17 avril 1917. Était au moment de la mobilisation admissible à Saint-Cyr, engagé volontaire en août 1914, au 99^e régiment d'infanterie. Au moment de sa mort, il était Capitaine au 3^e bis de Zouaves à 23 ans. Blessé le 11 juillet 1915, cité à l'ordre du corps d'Armée le 22 mars 1915, à l'ordre de la Division le 11 juin 1916, cité à l'ordre de l'Armée. Chevalier de la Légion d'Honneur. Il est inhumé dans la nécropole nationale de Mourmelon-le-Petit (Marne).



Tombeau familial aux Côtés-d'Arey (Isère)

Abel FERRY (1881-1918)



Abel Ferry est né le 26 mai 1881 à Paris.

Issu d'une famille d'hommes politiques (il est notamment le neveu de Jules Ferry), Abel Ferry est élu député dans la deuxième circonscription d'Épinal dans les Vosges, en avril 1909. Il est réélu en avril 1910 et en mai 1914. Il siège dans le groupe de la Gauche radicale et s'implique particulièrement dans les questions de politique étrangère. Il soutient Clemenceau dans sa volonté d'avoir une armée forte, contre les ambitions pacifistes de Jean Jaurès, et vote pour la loi du service militaire à 3 ans en 1913. Il est sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères dans le premier gouvernement Viviani en juin 1914.

Le 2 août 1914, il intègre le 166^e régiment d'infanterie de ligne à Verdun au grade de caporal, après avoir démissionné du gouvernement : malgré le refus qui lui est notifié, il demeure au front. Il participe à des combats en Woëvre et en Argonne tout en

travaillant également pour le gouvernement puis pour le Parlement. Il est cité deux fois en novembre 1914 et en avril 1916. Désigné en qualité de délégué au contrôle, commissaire aux armées en juin 1916, il met tout en œuvre pour améliorer les conditions des soldats, l'unité avec les pays alliés et la puissance des forces armées. Gravement blessé par un obus pendant une inspection en première ligne dans l'Aisne en septembre 1918, il reçoit la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre avec palme de Clemenceau. Il décède une semaine après. Ses obsèques ont lieu en présence du Président de la République. Il est inhumé à Saint-Dié (Vosges) en août 1919.



René FONCK (1894-1953)



René Fonck est né le 27 mars 1894 à Saulcy-sur-Meurthe (Vosges).

Il est pilote d'une escadrille d'observation basée à Corcieux (Vosges) au début de la guerre. Il multiplie les exploits : il force par exemple un biplan Rumpler allemand à atterrir alors qu'il pilote un Caudron G4. Au total, on lui reconnaît 75 avions ennemis abattus homologués, lui-même affirmant en avoir abattu 127. René Fonck est à l'origine de nouvelles méthodes d'attaque d'aviation.

Il est l'un des « As des As » de la Première Guerre mondiale. Il est décoré de la Croix de Guerre 1914-1918

et termine la guerre au grade de lieutenant.

Après la guerre, il est député des Vosges. Pendant l'occupation, il est au service du gouvernement du Maréchal Pétain qu'il reconnaît comme le « vainqueur de Verdun ».

De nombreuses rumeurs circulent autour de cette personnalité singulière : Pierre Laval aurait annoncé à l'Allemagne que René Fonck avait rassemblé 200 aviateurs prêts à attaquer l'Angleterre. Opposé à Laval, il s'éloigne progressivement de Pétain et rejoint la résistance. A la Libération, il figure cependant sur une liste noire de collaborateurs condamnés par la Résistance : il est arrêté en septembre 1944 et interné à la prison de la Santé mais aucune charge n'est retenue contre lui. Il bénéficie en effet d'un « certificat de participation » à la Résistance attribué par le chef du réseau « Rafale » en septembre 1948.

Il décède à Paris le 23 juin 1953. Il est inhumé au cimetière de Saulcy-sur-Meurthe.



Sœur GABRIELLE (1872-1927)



Marie Rosnet est née le 2 janvier 1872 à Saint-Jean-des-Ollières (Puy-de-Dôme). Elle prend le nom de Sœur Gabrielle le 14 novembre 1891.

Ayant été nommée Supérieure à l'hôpital de Clermont-en-Argonne en 1911, c'est à elle que s'adressent trois officiers allemands qui exigent d'y installer leurs blessés, le 5 septembre 1914, alors que Clermont-en-Argonne a été bombardé la veille. Sœur Gabrielle refuse et sauve ainsi les blessés français qu'elle cachait dans l'hôpital, en prétendant un risque

de typhus pour quiconque les approcherait. De plus, lorsqu'un incendie est déclenché à Clermont-en-Argonne, Sœur Gabrielle réussit à convaincre les officiers allemands de permettre aux pompiers de protéger l'hôpital.

Son dévouement auprès des malades et des blessés pendant les dix jours d'occupation par les Allemands à Clermont-en-Argonne a été récompensé par la Croix de Guerre avec palme de bronze en 1916. Sœur Gabrielle est l'une des premières femmes à recevoir cette distinction. Le Président de la République Raymond Poincaré lui remet la Légion d'Honneur le 17 septembre 1916.

Sœur Gabrielle décède en 1927 au couvent des Filles de la Charité à Paris.

Elle est enterrée au cimetière communal de Clermont-en-Argonne et un vitrail lui rend hommage dans la chapelle de l'hôpital.



Géraud GAILLARD (1898-1982)



Géraud Gaillard est né en 1898. Jeune français engagé dans la Grande Guerre, Géraud Gaillard a combattu notamment au Mont Kemmel en Belgique et sur la Vesle avec le 413^e régiment d'infanterie entre avril et juin 1918.

Il est titulaire de la Médaille Militaire, de la Croix de Guerre, de la Médaille Interalliée et de la Médaille Commémorative française. A l'issue de la guerre, il est rendu à la vie civile, a fondé une famille et s'est installé comme agriculteur dans la commune de Saint-Projet-de-Salers

où il a passé toute sa vie. Conteur dans les maisons, il a trouvé notoriété et amitié dans les villages environnants.

Il est décédé le 31 août 1982 et est inhumé au cimetière communal.



Marcel GARRIGUES (1883-1915)



Marcel Garrigues est né en 1883 à Tonneins (Lot-et-Garonne).

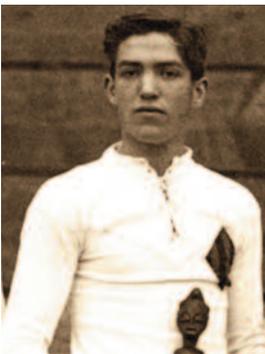
Fils d'un cultivateur et une cigarière, Marcel Garrigues exerce la profession d'ouvrier serrurier à Tonneins. Il se marie en 1906 et son épouse Joséphe-Victoria donne naissance à quatre enfants. Mobilisé en 1914, il part avec courage, mais ses expériences au front le désenchantent aussitôt. Il est intégré comme soldat de 2^e classe au 280^e régiment d'infanterie. Au front, il ne cesse de correspondre avec Joséphe-Victoria et ses lettres révèlent sa désillusion sur l'utilité de cette guerre. Son discours devient très critique vis-à-vis

de la campagne contre l'Allemagne qui dure trop longtemps. Deux jours avant sa première permission, il est tué par une balle perdue, le 12 décembre 1915 à Neuville-Saint-Vaast (Pas-de-Calais). Il est inhumé au cimetière de Tonneins.

Les lettres de Marcel Garrigues ont été publiées dans de nombreux ouvrages dont *Parole de Poilus* de Jean-Pierre Guéno et *Portrait de poilus du Tonneinçais* d'Alain Glayroux.



Aimé GIRAL (1895-1915)



Aimé Giral est né le 8 août 1895 à Perpignan.

Il joue au poste de demi d'ouverture à l'AS Perpignan (club français de rugby à XV) pendant la finale de 1914 contre le Stadoceste tarbais. Son jeu s'avère être décisif dans la victoire de son club au championnat de France pendant la final de 1914. Il n'a alors que 19 ans.

Pendant la Première Guerre mondiale, il fait partie du 80^e régiment d'infanterie : il est tué le 22 juillet 1915 à Somme-Suippes. Six autres de ses anciens coéquipiers sont également tués sur le front.

Le stade de l'USAP à Perpignan porte son nom. Il est enterré au cimetière de l'Ouest à Perpignan, une plaque portant l'insigne du Souvenir Français lui est dédiée : « *Les champions de France de l'ASP, USP, USAP à leur glorieux aîné* ».



(Photo Bertrand Beyer)

Nicole GIRARD-MANGIN (1878-1919)



Nicole Girard-Mangin est née le 11 octobre 1878 à Paris.

Elle est la seule femme médecin qui ait été affectée sur le front pendant la Première Guerre mondiale.

Issue de la petite bourgeoisie, elle étudie la médecine à Paris à partir de 1896. Divorcée, elle commence une thèse en 1906 et effectue des recherches sur le cancer et la tuberculose, thèmes à propos desquels elle signe de nombreuses publications.

Elle se porte volontaire comme médecin sur le front pendant la guerre en postulant sous le nom de Docteur Girard-Mangin et elle est enrôlée, l'armée ne se doutant pas qu'il s'agissait d'une femme. Malgré

les réticences originelles, et en raison du manque de médecins militaires, Nicole Girard-Mangin est mobilisée. Elle porte un uniforme unique puisqu'il n'existait pas de tenue militaire pour une femme médecin. Nicole Girard-Mangin est affectée au secteur de Verdun pour soigner les typhiques en février 1916. Elle fait preuve d'un grand courage. Elle est envoyée par la suite dans la Somme, dans le Pas-de-Calais et à Ypres en Belgique. Elle est nommée médecin-major en décembre 1916, bien que l'administration militaire s'y soit fortement opposée. Elle prend alors la direction de l'hôpital Édith Cavell à Paris.

Après la guerre, elle anime des conférences sur le rôle des femmes pendant la Première Guerre mondiale et s'investit activement dans la Croix-Rouge. Elle s'engage comme militante féministe et participe aussi à la création de la Ligue nationale contre le cancer.

Nicole Girard-Mangin meurt d'une overdose de médicaments le 6 juin 1919. Il est probable qu'elle se soit suicidée après avoir appris qu'elle était atteinte d'un cancer incurable.

Elle ne fut jamais citée ni décorée.



Gaston de GIRONDE (1873-1914)



Le lieutenant Gaston de Gironde est né le 3 avril 1873 à Ferrensac (Lot-et-Garonne).

Diplômé de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il est commandant du 2^e escadron du 16^e dragons de la 5^e division de cavalerie du général Cornulier-Lucinière. Alors que son escadron est envoyé en reconnaissance dans les lignes allemandes et qu'il est hébergé dans la ferme de Vaubéron, près du village de Mortefontaine (Aisne) le 9 septembre 1914, un paysan signale à Gaston de Gironde qu'une escadrille d'avions allemands et des véhicules sont stationnés

à quelques kilomètres de la ferme.

Gaston de Gironde décide de donner l'assaut afin de détruire le maximum d'appareils ennemis. Alors que les 8 avions sont détruits, Gaston de Gironde décède au château de Vivières où il avait été transporté après avoir été grièvement blessé pendant la bataille. Bien que le combat lui-même eut peu d'importance, sa portée symbolique est grande, parce qu'il s'agit d'une victoire de la cavalerie, à l'époque même où son importance disparaît dans les armées modernes, au profit de l'aviation.

Il est inhumé au cimetière communal de Vivières (Aisne)



Jean-Marie GUIBERT (1895-1918)



Jean-Marie Guibert est né le 9 avril 1895 à Trinité (Martinique).

Il s'engage dans l'armée à Vincennes à la fin de ses études secondaires. Il rejoint l'Algérie de mai à août 1914 et il est cité une première fois. Mobilisé en métropole, il est Maréchal des logis de la 37^e division, avant de devenir observateur en avion après une formation à l'École militaire de l'artillerie de Fontainebleau avec le grade de sous-lieutenant. En février 1917, il est affecté au 1^{er} groupe d'Afrique du 22^e régiment d'artillerie. Il est cité une deuxième fois en août 1917, puis une troisième fois en novembre 1917, pour être resté dans les airs pendant

la nuit afin d'achever un réglage sur la contre-batterie, entreprise extrêmement périlleuse et enfin, une quatrième fois en juin 1918 pour avoir participé à abattre un appareil ennemi ce même mois. Le 2 septembre 1918, Jean-Marie Guibert est encerclé par une dizaine d'avions ennemis et décide de combattre seul plutôt que de fuir. Son avion s'écrase près de Soissons. Jean-Marie Guibert est inhumé le 4 septembre dans le cimetière de Vaumoise (Seine-et-Oise). Le général Mangin et le Maréchal Pétain le citent à titre posthume. Il est décoré de la Croix de Guerre et fait Chevalier de la Légion d'Honneur.



Sa dépouille est transférée au cimetière de Carbet (Martinique) en janvier 1922. Une ruelle porte son nom dans la ville de Fort-de-France depuis août 1941.

Léon GUILLOT (1882-1914)



Léon Guillot est né le 17 avril 1882 à Vaux-sous-Bornay (Jura).

Licencié de la faculté de lettres de Lyon, il écrit pour le journal d'art et de poésie *Les Amitiés de France*.

Il est mobilisé le 2 août 1914 dans le 371^e de ligne à Offemont (Territoire de Belfort). Il demande à remplacer un soldat marié (lui-même étant célibataire) et il est alors incorporé

dans la 2^e compagnie du 171^e régiment d'infanterie : il combat à Lérouville (Meuse) où il est nommé caporal. Les combats se poursuivent dans la forêt d'Apremont et dans la forêt des Hauts de Meuse, Léon Guillot est nommé sergent. Il meurt le 20 mai 1914 au bois d'Ailly alors qu'il est à la tête de sa section.

Il est cité, reçoit la Médaille militaire et la Croix de Guerre à titre posthume. Léon Guillot est inhumé dans le caveau familial au cimetière de Macornay (Jura) en mai 1921. Son nom apparaît au Panthéon parmi ceux des 560 écrivains *Mort pour la France* au cours de la Première Guerre mondiale.



Henri HERDUIN (1881-1916)



Henri Herduin est né le 5 juin 1881 à Reims. Il est sous-lieutenant dans le 347^e régiment d'infanterie. A Verdun, au cours d'une attaque le 9 juin 1916, faute de munitions et sans possibilité d'obtenir du renfort, il doit se replier avec ses hommes. Il est alors accusé de désertion, ainsi que son collègue Pierre Millant. Les deux sous-lieutenants sont condamnés à mort sans aucun procès et sont fusillés le 11 juin 1916 à Fleury-devant-Douaumont. Herduin aurait dit, devant les soldats du peloton d'exécution accablés qui refusent de l'exécuter : « *Mes enfants, nous ne sommes pas des lâches. Il paraît que nous n'avons pas assez tenu. Il faut tenir jusqu'au bout pour la France. Je meurs en brave et en Français. Et maintenant : Visez bien ! En joue ! Feu !* » La mention *Mort pour la France* est attribuée aux deux hommes en 1922, après un jugement rectificatif, et la cour d'appel de Colmar les réhabilite en 1926. Une rue porte le nom de Herduin à Reims avant même sa réhabilitation. En 2008, une plaque commémorative est inaugurée rue Gambetta tandis qu'une plaque en l'honneur de Henri Herduin est apposée sur l'ancienne maison de ses parents et qu'une stèle des fusillés est érigée en hommage de ces deux officiers à Fleury-devant-Douaumont.

Henri Herduin est enterré au cimetière de l'Est à Reims depuis son exhumation en 1919.



(Photo CNDP)

François HUBERT (1889-1925)



François Hubert est né le 15 avril 1889 à Versoud (Isère). Il rejoint le 17^e régiment d'infanterie en octobre 1910. Il est nommé caporal un an plus tard puis sergent en février 1913. En 1914, il participe à la bataille du col de la Chipotte (Vosges), à la bataille de la Marne, à la course à la mer et à la bataille des Flandres. En 1915, il prend part aux combats de Notre-Dame-de-Lorette et à l'offensive d'Artois. Il est promu adjudant en octobre 1915. Blessé une première fois, il participe en 1916 à la bataille de Verdun au cours de laquelle il est blessé une seconde fois à la main, puis à la bataille de la Somme. Il est cité à

l'ordre de la division en 1916 et à l'ordre de la brigade en 1917 pour sa bravoure lors des combats dans l'Aisne, puis dans ceux des Vosges. Il rejoint le 158^e régiment d'infanterie en janvier 1918 puis le 23^e en mai 1918, avec lequel il résiste à la contre-offensive allemande dans l'Aisne. Il retourne ensuite dans le 158^e jusqu'à la fin de la guerre. Sa carrière se poursuit après la Première Guerre mondiale dans le 75^e régiment d'infanterie en juin 1920 et dans le 39^e en février 1921. Il rejoint ensuite l'aviation militaire dans la 1^{re} section d'ouvriers d'aviation en avril 1921 puis devient mécanicien dans l'aviation. Il est promu adjudant-chef en avril 1924.

François Hubert est décoré de la Croix de Guerre avec étoiles d'argent et de bronze, ainsi que de la Médaille Militaire en mai 1915. Il meurt le 18 mai 1925 à l'hôpital militaire de Versailles. Il est inhumé au cimetière d'Évreux (Eure).

Mathieu JOUY (1891-1965)



Mathieu Jouy est né en 1891 à Castets-en-Dorthe (Gironde).

Alors qu'il exerce la profession de batelier, il est mobilisé en août 1914 au sein du 22^e régiment d'infanterie coloniale de Perpignan. Sa bravoure a fait de lui l'un des grands héros de la Première Guerre mondiale. Alors que son régiment est au repos à Hans (Champagne) en février 1915, il est réquisitionné par le 1^{er} corps d'armée pour attaquer l'ennemi au fortin du Beauséjour. Seul, réfugié dans une tranchée de 68 centimètres de large et de 1,80 mètres de profondeur, il parvient à tenir à distance

une centaine de soldats ennemis pendant 28 heures. Il se résout à battre en retraite seulement après avoir tué 7 soldats allemands et après avoir été blessé au bras par un coup de baïonnette pendant un corps à corps.

Au cours de la bataille de la Somme, le 1^{er} juillet 1916, il fait reculer les soldats ennemis alors qu'il se lance dans le premier assaut, en première ligne, pendant un combat. « *Le héros du fortin de Beauséjour* » est décoré de la Légion d'Honneur conjointement par le Maréchal Joffre et le général Roques en août 1916. Mathieu Jouy est le premier simple soldat à recevoir cette décoration. Il redevient batelier après 15 ans de services militaires. En 1959, il est promu officier de la Légion d'Honneur.

Il meurt à Castelsarrasin le 6 février 1965. Il est inhumé au cimetière Courbieu de Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne).



Charles KUENTZ (1897-2005)



Charles Kuentz est né le 18 février 1897 à Ranspach (Alsace).

Il est mobilisé en 1916 dans l'armée allemande, comme 380 000 autres Alsaciens et Lorrains (l'Alsace-Moselle étant annexée par l'Allemagne depuis 1870). Il sert dans l'artillerie jusqu'en 1918.

Charles Kuentz, désormais français, combat de nouveau pendant la Seconde Guerre mondiale, dans l'armée française cette fois-ci. Il est mobilisé comme télégraphiste. En raison de son âge et de ses obligations familiales, Charles Kuentz est finalement

démobilisé. Son fils est tué en 1944 en Russie alors qu'il a été forcé d'intégrer l'armée allemande en qualité de « Malgré nous » alsacien. Il meurt à Colmar à 108 ans : il est considéré comme le dernier soldat alsacien-mosellan ayant combattu dans l'armée impériale de Guillaume II au cours de la Première Guerre mondiale.

Il est inhumé au cimetière de Ladhof à Colmar (Haut-Rhin).



Georges LABROCHE (1896-1969)



Georges Labroche est né le 22 avril 1896 à Chaligny (Meurthe-et-Moselle).

Il est clairon de la 1^{re} compagnie du 19^e bataillon de chasseurs à pied qui est jumelé avec le 171^e bataillon d'infanterie de la 166^e division d'infanterie. Il est connu pour être l'un des trois premiers clairons de l'armistice du 11 novembre 1918.

Alors que le général allemand Ludendorff a été renvoyé et que l'armée allemande se replie, le général Foch rencontre des parlementaires allemands. Georges Labroche occupe un poste de sentinelle au sein de son bataillon qui campe à Haudroy (Aisne) dans la nuit du 7 novembre 1918, lorsqu'il entend la sonnerie du

cessez-le-feu sonnée par le caporal Sellier. La compagnie de Georges Labroche se replie à Fourmies mais il faut un clairon pour parvenir à traverser les lignes allemandes et relayer le son du cessez-le-feu afin d'arrêter les combats. Georges Labroche est transporté en voiture, il souffle inlassablement dans son clairon en agitant le drapeau blanc : la mission est accomplie, il traverse les lignes ennemies. Il reçoit un triomphe à son retour.

Un an après sa disparition, en 1970, une place est nommée Georges Labroche à Chaligny où il est inhumé, en hommage à ce clairon symbole de la paix.



Octave LAPIZE (1887-1917)



Octave Lapize est né le 24 octobre 1887 à Paris.

Il est considéré comme l'un des plus grands coureurs de son époque, ayant notamment remporté le Tour de France 1910 et le Paris-Roubaix à trois reprises. S'ajoutent à son palmarès le triple titre de champion de France, trois victoires au Paris-Bruxelles et une victoire au Paris-Tours. En 1908, il remporte la médaille de bronze des Jeux Olympiques de Londres sur 100 km. Sourd d'une oreille, il est réformé. En août 1914, il s'engage cependant comme pilote dans l'aviation. Il est chargé, en tant que moniteur (parce qu'il est titulaire d'un brevet depuis 1910), de la formation

de 130 pilotes au centre d'aviation d'Avord (Cher). Il part ensuite à Toul (Meurthe-et-Moselle) pour intégrer l'escadrille n° 90. Il parvient notamment à abattre un avion allemand le 28 juin 1917. Pris dans un combat aérien avec deux biplans ennemis, il est tué d'une balle dans le cœur le 14 juillet 1917. Des accessoires de cyclisme et des bicyclettes de la marque qui porte son nom perpétuent encore aujourd'hui sa mémoire. Octave Lapize est enterré au cimetière de Villiers-sur-Marne (Val-de-Marne), où un stade et une rue furent baptisés en son hommage.



Jean de LA VILLE DE MIRMONT (1886-1914)



Jean de La Ville de Mirmont est né le 2 décembre 1886 à Bordeaux.

Il est un homme de lettres et un poète reconnu, en particulier grâce à son roman *Les Dimanches de Jean Désert*, publié en 1914. Son père, le professeur Henri de La Ville de Mirmont est connu pour ses traductions de Cicéron et pour son amitié avec François Mauriac. Jean de La Ville de Mirmont est fonctionnaire à la préfecture de la Seine, chargé de l'assistance aux personnes âgées.

Il est mobilisé en 1914 avec le grade de sergent dans le 57^e régiment d'in-

fanterie. Il est tué en novembre 1914 au cours de la bataille sur le Chemin des Dames, après avoir été enseveli par un obus. Son corps est rapatrié par sa famille en 1920 et il est inhumé à Bordeaux.

Son recueil de poèmes *L'Horizon chimérique* est publié à titre posthume.



Joseph René LE BARS (1896-1915)



Joseph René Le Bars est né le 18 janvier 1896 à Esquibien (Finistère).

Il intègre la brigade des fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h en août 1914. Joseph René Le Bars et une grande partie de ses camarades sont encore très jeunes, ils ont entre 16 et 18 ans. A Paris, le surnom affectueux des « *demoiselles aux pompons rouges* » leur est donné, en raison de leurs bachis à pompon rouge et de leur jeunesse.

Les premiers combats des « *demoiselles aux pompons rouges* » ont lieu en octobre 1914 à Melle, dans les plaines de Flandres. Le 16 octobre, ils brisent le premier assaut des divisions allemandes à Dixmude (Belgique). L'amiral Ronarc'h leur ordonne : « *sacrifiez-vous. Tenez au moins 4 jours* ». Malgré la brutalité des combats, ils tiennent 3 semaines. En décembre 1914,

Joseph René Le Bars est affecté comme agent de liaison puis officier d'ordonnance commandant de sa compagnie. Il reçoit la Croix de Guerre avec étoile. Mais la brigade subit de lourdes pertes et face à la menace grandissante des sous-marins ennemis, elle est dissoute en novembre 1915. La majorité des équipages est mobilisée dans les sous-marins. Quelques marins vont cependant rester sur le front, tel est le cas de Joseph René Le Bars qui est grièvement blessé à la poitrine par un éclat d'obus le 1^{er} novembre 1915. Il s'élançait cependant sous le feu pour rejoindre ses camarades en criant : « *ma place est là où on se bat !* ».

Il meurt le lendemain à la suite de ses blessures. Il reçoit la Médaille Militaire et la Médaille Commémorative de la Grande Guerre à titre posthume.

D'abord inhumé au cimetière de La Panne en Belgique, il fut par la suite transféré au cimetière d'Esquibien (Finistère).



Famille LE GOFF (Fratricie)

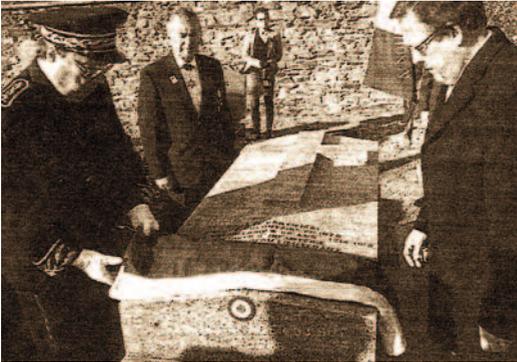


Les frères Le Goff, Élie (1881-1915), Paul (1883-1915) et Henri (1887-1918) étaient tous les trois sculpteurs, comme leur père.

Nés à Saint-Brieuc, ces trois artistes sont appelés sous les drapeaux au sein du 71^e R.I., une dizaine d'années après avoir terminé leur service militaire. Élie, sergent, est contraint de laisser son épouse, tandis que Paul, adjudant, annule son mariage et que Henri rentre de New York où il étudiait l'art.

Paul et Élie sont tués ensemble dans les tranchées le 22 avril 1915, asphyxiés par le gaz. Quant à Henri, il meurt trois ans plus tard, le 9 février 1918, à la suite des blessures causées par un éclat d'obus. Il est cité à titre posthume. Le père des trois frères a lui-même sculpté le tombeau de ses fils dans le cimetière Saint-Michel de Saint-Brieuc.

Georges LE MESNAGER DU BUT (1850-1923)



Georges Le Mesnager du But est né en 1850 à Mayenne. Il s'installe en Californie à 16 ans. De retour en France, il rejoint le corps des « Volontaires de l'Ouest » pendant la guerre de 1870 avant de retourner en Californie où il est naturalisé américain. Lorsque la guerre éclate en 1914, il s'engage comme soldat de 2^e classe alors

qu'il est âgé de 64 ans. Il termine la guerre avec le grade d'officier. Il est décoré de la Légion d'Honneur, la Médaille Militaire et la Croix de Guerre avec palme.

En 1919, il retourne vivre aux États-Unis avant de revenir définitivement à Mayenne où il décède en 1923.

Sa tombe est restaurée par le Souvenir Français en 2011, bien qu'il ne soit pas *Mort pour la France*, en égard à son engagement pour la patrie. Il est inhumé au cimetière de Mayenne.

Léon LHOTELIER (1895-1917)

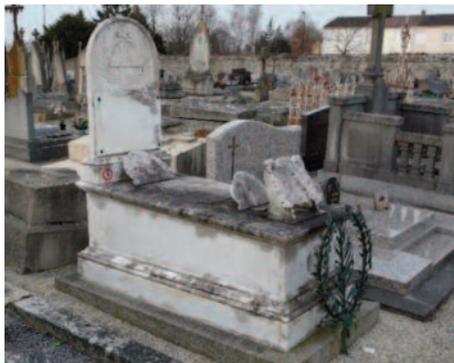


Léon Lhotelier est né le 20 décembre 1895 à Courteilles (Eure).

Mobilisé le 15 décembre 1914 dans le 104^e régiment d'infanterie à Argentan, il rejoint la Champagne comme soldat de 1^{re} classe. Il est fait caporal le 1^{er} novembre 1915 à Biarritz et gagne l'école de Joinville, d'où il sort aspirant en 1916. Il retourne dans son régiment en Champagne puis à Verdun de septembre à décembre 1916. Léon Lhotelier est promu sous-lieutenant en novembre 1916 et reçoit la Croix de Guerre.

Après 4 mois de combat à Verdun, le 104^e régiment d'infanterie, qui a subi de nombreuses pertes, se reforme en Lorraine. Léon Lhotelier se porte volontaire pour participer aux patrouilles et conduire les coups de main. Son courage à l'ennemi et son dévouement ne passent pas inaperçus. Le 7 août 1917, alors que

Léon Lhotelier pénètre les lignes ennemies, des coups de feu sont tirés depuis les tranchées ennemies et il succombe sous les balles. Il est décoré de la Croix de la Légion d'Honneur le 22 septembre 1919, à titre posthume. Il est inhumé dans le cimetière de Courteilles, proche d'Alençon.



Paul LINTIER (1893-1916)



Paul Lintier est né le 13 mai 1893 à Mayenne. Étudiant en droit à la faculté de Lyon, Paul Lintier se consacre à l'écriture.

Il s'engage lorsque la guerre éclate, avant même d'être appelé. Il rejoint le 44^e régiment d'artillerie du Mans et il est affecté à la 11^e batterie. Il continue d'écrire pendant la guerre. Alors qu'il est blessé en août 1914 à la main, le poste de secours veut l'amputer du pouce et il s'enfuit pour sauver son doigt. En période de convalescence, il devient directeur de *Mayenne-Journal* et il y publie ses écrits de guerre.

En avril 1915, il est promu brigadier et il s'engage dans une section de munitions, malgré sa blessure à la main. Le 15 mars 1916, il est tué par un éclat d'obus. Il est d'abord inhumé dans le cimetière de Faulx avant d'être transféré à Mayenne dans le caveau familial en 1921.

Il est notamment connu pour son livre *Ma Pièce*, publié au lendemain de sa mort. Le livre est récompensé par l'Académie française avec le Prix Montyon. Son second livre *Le tube 1233* présente également son expérience de la guerre.



Basile MAGE (1890-1935)



Né en 1890 d'un marchand de toile, Basile Mage exerce le même métier que son père. Il fait ses études à Oxford. Il sert pendant toute la guerre 1914-1918 dans les chasseurs alpins. Il est décoré de la Légion d'Honneur, de la Croix de Guerre avec quatre palmes et une étoile. Il s'est offert spontanément le 20 juillet 1916 pour effectuer une reconnaissance importante dans des circonstances extrêmement périlleuses. Il a été blessé grièvement de deux balles au cours de sa mission. Il a été cité le 18 septembre 1918 « *A fait preuve au combat lors des attaques des 16 et 17 août*

1918 des plus belles qualités de commandement ; chargé de couvrir la gauche du bataillon, a mené avec un allant remarquable de brillantes attaques, faisant sonner la charge et galvanisant ses chasseurs par son exemple. Blessé par une grenade allemande au cours d'une contre-attaque ». Amputé d'une partie de sa jambe, il conservera également une balle dans le poumon qui provoquera sa mort à 45 ans le 13 mars 1935. Il avait épousé son infirmière. Il est inhumé au cimetière de Condat-en-Feniers (Cantal).



Albéric MAGNARD (1865-1914)



Lucien Denis Gabriel Albéric Magnard est né le 9 juin 1865 à Paris.

Il entre au Conservatoire de Paris à 20 ans et devient compositeur : son œuvre est composée de 21 opus, de 4 symphonies dont la plus connue est la troisième, de sonates, d'un trio, d'un quintette et d'œuvres lyriques. Il enseigne à la Schola Cantorum de Paris et rédige des chroniques musicales pour *Le Figaro*. Albéric Magnard est un homme engagé : sa 4^e symphonie est dédiée à une organisation féministe et son engagement dreyfusard lui fait quitter l'armée. *L'Hymne à la justice* est d'ailleurs dédié au capitaine Dreyfus.

Il est tué le 3 septembre 1914 alors qu'il tente de repousser, seul, les armes à la main, des Allemands venus occuper sa demeure à Baron (Oise). Ses assassins brûlent les manuscrits de ses œuvres et ravagent le manoir. Son ami Guy Ropartz reconstitue par la suite la partition de son opéra *Guercœur* qui est représenté en 1931 à l'Opéra de Paris.

Albéric Magnard est Mort pour la France et enterré au cimetière de Passy à Paris.



(Photo Philippe Landru)

Marie MARVINGT (1875-1963)



Elle est considérée comme « *la femme la plus décorée de France* », avec 34 distinctions dont la Croix de Guerre 1914-1918, la médaille de la Reconnaissance française, les Palmes Académiques et la Médaille d'Or de l'Académie des sports.

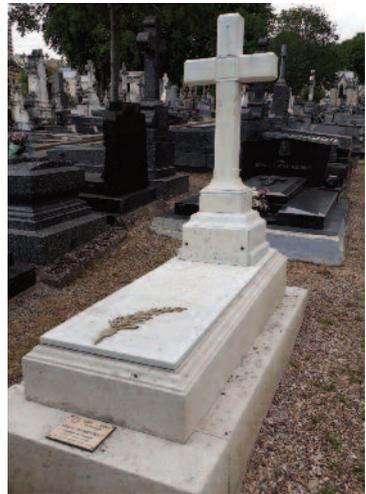
Infirmière de formation, elle possède également un brevet de pilote. Elle est connue avant la guerre, notamment aux États-Unis, pour ses exploits sportifs. Parmi ses prouesses en cyclisme, ski, natation, aviation, montgolfière et alpinisme, l'une des plus remarquables reste le Tour de France, qu'elle entreprend en 1908 malgré le refus des organisateurs de voir

une femme y participer, en suivant le peloton des cyclistes.

Celle qui porte le surnom de « *la fiancée du danger* » participe, en août 1914, à deux bombardements de l'aérodrome allemand de Frescaty (54).

Elle décède le 14 décembre 1963 à Laxou (Meurthe-et-Moselle).

Elle est inhumée au cimetière de Préville à Nancy.



Lucien MAZAN (1882-1917)



Né en 1882 à Plessé (Loire-Atlantique), Lucien Mazan passe son enfance à Buenos Aires.

Passionné par le sport, il se lance tôt dans des compétitions de cyclisme et remporte de nombreux succès (sur piste notamment). Il prend le pseudonyme de « Breton » pour cacher à son père son investissement sportif car ce dernier le désapprouve. Il devient champion d'Argentine sur piste puis sur route en 1899.

Il arrive à Paris en 1902 et prend alors le surnom de « Petit-Breton » (car un autre cycliste portait déjà celui de « Breton ») et se lance dans les compétitions sur piste. Il devient professionnel et remporte le Bol d'Or en 1904. En 1905, il réalise un record mondial avec 41,110 km/h au vélodrome du Buffalo à Paris. Il est également vainqueur du Paris-Tours en 1906 et du Milan-San Remo l'année suivante. La même année, il remporte le Tour de France puis de nouveau en 1908. Il est le premier coureur à remporter deux fois le Tour de France.

Lucien Mazan intègre le 20^e escadron du Train et il est affecté au pilotage des automobiles militaires à l'État-Major. Le 20 décembre 1917, il meurt à l'hôpital de Troyes des suites d'un accident d'automobile sur le front. Il est inhumé au cimetière de Pénestin (Morbihan). François Faber et Octave Lapize, vainqueurs du Tour de France de 1909 et 1910 respectivement, sont eux aussi tués pendant la Première Guerre mondiale.



(Photo Bertrand Beyern)

Jean MAZLOUM (1895-1915)



Jean Mazloum est né en 1895 à Constantinople (dans l'ancien Empire Ottoman). Il s'engage volontairement le 23 août 1914 dans le 1^{er} régiment étranger de la Légion Étrangère à Marseille.

Le 9 mai 1915, le régiment lance un assaut en Artois et atteint la route de Béthune puis la cote 140 mais doit se replier sur la cote 123 par manque de renfort. Les pertes sont élevées et Jean Mazloum, grièvement blessé, décède à Acq (Pas-de-Calais). Il est cité : « *brave légionnaire tombé mortellement pour la France le 9 mai 1915 au cours de l'attaque des ouvrages blancs* (nom donné aux tranchées et aux boyaux creusés dans la craie) ».

A titre posthume, il est décoré de la Croix de Guerre avec étoile d'argent et de la Médaille Militaire. Son nom figure sur l'anneau de la Mémoire sur la colline de Notre-Dame-de-Lorette à Ablain-Saint-Nazaire.

Il est inhumé dans le carré militaire du cimetière communal d'Acq.

Albert METIN (1871-1918)



Albert Metin est né le 28 janvier 1871 à Besançon.

Agrégé d'histoire, il entreprend une carrière politique, au sein de la mouvance radical-socialiste : il est nommé directeur de cabinet par Georges Clemenceau en 1906, puis est élu député du Doubs de 1909 à 1918. Ministre du Travail et de la Prévoyance Sociale de décembre 1913 à juin 1914 (gouvernement Aristide Briand), il fait voter la loi sur les retraites ouvrières et paysannes. Il est ensuite nommé Sous-Secrétaire d'État aux Finances de décembre 1916 à août 1917 (gouvernements Aristide Briand et Alexandre Ribot), puis Sous-Secrétaire d'État au Blocus

d'août à novembre 1917 (gouvernements Alexandre Ribot et Paul Painlevé). C'est au titre de ministre qu'il participe à la mobilisation de la France en guerre. Missionné aux États-Unis par le gouvernement français, il meurt subitement le 16 août 1918 à San Francisco. Il reçoit des obsèques nationales. Il est inhumé dans le caveau familial au cimetière de Chaprais à Besançon.



Étienne Louis MILLAU (1872-1917)



Étienne Louis Millau est né le 3 octobre 1872 à Montagnol. Désirant servir en gendarmerie, il est nommé, le 18 avril 1899, gendarme à cheval à la compagnie de la Drôme puis à la compagnie de l'Aveyron avec une affectation à la brigade de Rodez. A l'entrée en guerre le 2 août 1914, le gendarme Millau rejoint la prévôté de la 31^e division d'infanterie.

Pendant l'hiver, il occupe un secteur dans les environs de Saint-Éloi en Belgique du 8 décembre 1914 au 3 février 1915, puis dans la Marne du 22 février au 26 décembre 1915. Dans ce département, il participe aux deux batailles de la Marne : la première du 12 au 25 mars et la deuxième du 26 septembre au 3 octobre.

Au printemps, près du Mesnil-lès-Hurlus, il est grièvement blessé. « *En cherchant, le 10 juin 1915, à arrêter à l'entrée d'un cantonnement, deux chevaux emballés attelés à une faucheuse sans conducteur, a été désarçonné et a reçu une forte commotion cérébrale qui a nécessité son transport immédiat à l'hôpital* ».

Durant toute l'année 1916, il tient un secteur près de Condé dans l'Aisne du 20 février au 28 juillet puis il est engagé dans la bataille de Verdun du 29 juillet au 3 septembre, et pendant six mois, il connaît la guerre de mines en Argonne du 4 septembre au 1^{er} février 1917. Alors qu'il est dans le secteur du « Mort-Homme » à Verdun, il obtient une permission pour se rendre à sa résidence. Malheureusement, au cours du trajet par voie ferrée de Lunéville à Rodez, il est tué accidentellement à la gare de Saint-Germain-des-Fossés, dans l'Allier.

Il est inhumé dans le carré militaire du cimetière de Rodez.

Sostène Camille MORTENOL (1859-1930)



Sosthène Camille Mortenol est né le 29 novembre 1859 à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe).

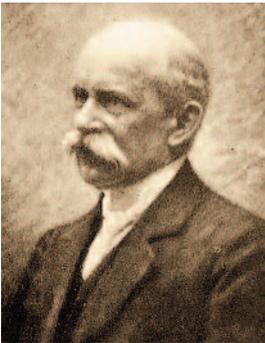
Son père, né en Afrique, était un esclave affranchi. Repéré pour son intelligence, Sosthène Camille Mortenol reçoit une bourse pour suivre des études secondaires au lycée Montaigne de Bordeaux puis il intègre l'École Polytechnique en 1880.

Engagé dans la Marine, il participe à diverses grandes opérations coloniales, dont la conquête de Madagascar en 1895 (à l'issue de laquelle il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur), puis il se distingue comme torpilleur et devient capitaine de vaisseau.

Il est appelé par le général Gallieni pour le secondier dans la défense de Paris en août 1914. Il est nommé directeur du service d'aviation maritime du camp retranché de Paris et lance l'utilisation des projecteurs pour repérer les avions allemands. Il est maintenu dans ses fonctions et nommé capitaine d'artillerie de réserve en 1917, alors qu'il a l'âge d'être à la retraite. En 1920, il est élevé au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur. Il décède en 1930. Il est enterré au cimetière de Vaugirard à Paris.



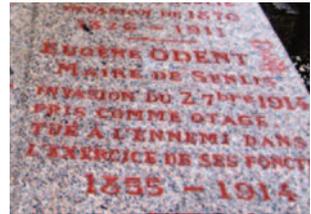
Eugène ODENT (1855-1914)



Eugène Odent est né le 25 août 1855 à Senlis (Oise). Il est élu maire de sa commune en 1912. Deux ans plus tard, le 2 septembre 1914, il est fusillé par les troupes allemandes. Alors qu'ils tentent d'occuper la ville, les soldats allemands reçoivent des tirs de fusil : ils prennent alors 6 otages dont le maire Eugène Odent qui avait choisi de rester à son poste plutôt que de fuir. Il est exécuté quelques heures après les autres otages et enterré à Charmant. Le centre-ville est incendié.

Une rue du centre-ville porte son nom et son portrait apparaît aussi sur le monument aux morts de la ville. Un

monument a été érigé par le Souvenir Français le 4 septembre 1927 à Chamant, lieu où il fut exécuté, ainsi que les autres otages : « *Passant arrête-toi et souviens-toi. Dans ce champ ont été fusillés par les Allemands, le 2 septembre 1914, comme otages de la ville de Senlis, Eugène Odent, maire de Senlis ; Émile Aubert, mégissier ; Jean Barbier, charretier ; Lucien Cottrau, garçon de café ; Pierre Dewerd, chauffeur ; Jean-Baptiste Élysée Pommier, garçon boulanger et Arthur Rigault, tailleur de pierres* ».



Henri PAJAU (1887-1914)



Henri Pajau est né à Eus (Pyénées-Orientales) le 18 novembre 1887.

Il aide ses parents cultivateurs jusqu'à sa mobilisation dans le 143^e régiment d'infanterie à Carcassonne en août 1914. Il participe notamment aux combats de Morhange (bois de Muhlewald) et à la contre-attaque de Rozelieure,

avant de participer à la défense du bois de Bareth. Il est porté disparu le 5 septembre 1914 après des combats au nord du bois. Henri Pajau est formellement identifié en 2014 grâce au travail de deux passionnés d'histoire militaire. Une cérémonie est organisée à Eus, en présence de Madame le Préfet Josiane Chevallier et du Souvenir Français en septembre 2014, un siècle exactement après sa disparition.



Sa tombe est proche du monument aux morts du cimetière communal d'Eus.

Jean-Baptiste PETRIAT (1894-1949)



Jean-Baptiste Petriat est né le 24 août 1894 à Orthez (Pyrénées-Atlantiques).

Il est incorporé le 13 septembre 1914 au 8^e Zouaves à Sathonay et affecté au 83^e régiment d'infanterie de la 3^e compagnie, de novembre à décembre 1914 : il prend alors part aux batailles de la Marne et de Champagne. Blessé, il est hospitalisé à Lyon et reste en convalescence pendant 8 mois. De novembre 1915 à décembre 1916, Petriat est affecté au 4^e Zouaves et combat en Tunisie avant de rejoindre l'Armée d'Orient. Affecté au 1^{er} régiment de marche d'Afrique de janvier à avril 1917, il est de nouveau blessé au combat. En juillet 1918,

Jean-Baptiste Petriat est rapatrié en France et affecté au 8^e Zouaves jusqu'en septembre 1919 et participe à l'occupation de la Rhénanie jusqu'à sa démobilisation. Il décède en 1949 et il est inhumé au cimetière Ganille d'Orthez.

Lazare PONTICELLI (1897-2008)



Lazare Ponticelli est né sous le prénom italien de Lazzaro le 7 décembre 1897 à Bettola, dans le nord de l'Italie. Il est officiellement le dernier poilu français de la Première Guerre mondiale.

Issu d'une famille très pauvre, il rejoint Paris seul en 1906 alors qu'il n'a que 9 ans. En 1914, il ment sur son âge pour s'engager dans l'armée française. Il intègre le premier régiment de marche de la Légion Étrangère, où il retrouve notamment l'un de ses frères et combat à Soissons (Aisne).

Il est démobilisé contre son gré en 1915 lorsque l'Italie entre en guerre. Il rejoint alors l'armée italienne. Enrôlé

dans le 3^e régiment de chasseurs alpins il combat dans les Dolomites contre l'Autriche. Sa compagnie est ensuite envoyée à Monte Cucco (Slovénie), où les conditions de guerre des soldats sont plus difficiles, en guise de sanction pour avoir fraternisé avec les soldats autrichiens (qui parlaient italien). Il est grièvement blessé à la joue par un éclat d'obus et il rejoint le front à Mote Grappa en 1918 après une convalescence à Naples.

Après l'armistice, il retourne en France et monte avec ses deux frères une entreprise de maintenance industrielle. Il obtient la nationalité française en 1939. Après avoir été jugé trop vieux pour combattre pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'engage dans la Résistance en 1942.

Il ne témoignera que très tard de son expérience de poilu. Il accepte les obsèques nationales après le décès de Louis de Cazenave (alors qu'il les avait jusqu'ici refusées) en demandant qu'elles soient simples et dédiées à tous les morts de la Première Guerre mondiale. Il refuse cependant d'être enterré au Panthéon. Il meurt le 12 mars 2008 au Kremlin-Bicêtre (Val-de-Marne), alors âgé de 110 ans. Lazare Ponticelli est Chevalier de la Légion d'Honneur et décoré notamment de la Croix de Guerre 1914-1918. Il est inhumé au cimetière parisien d'Ivry.



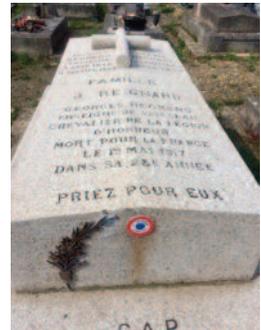
Georges REGNARD (1889-1917)



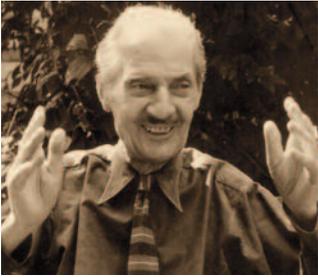
Georges Regnard est né le 8 septembre 1889 à Granville. Il est capitaine au long cours en 1912. En 1914, il est mobilisé dans la 32^e compagnie d'aérostiers de la Marine comme enseigne de vaisseau de première classe auxiliaire. Il est chargé de l'observation des batteries ennemies : le 2 octobre 1916, il effectue un saut en parachute au cours de la prise de Monastir (Macédoine) puis part au galop à cheval prévenir ses supérieurs que les Bulgares battent en retraite. Il est cité à l'ordre des armées pour le courage dont il fit preuve pendant cette expédition spectaculaire.

De retour en France, il effectue une mission le 1^{er} mai 1917 dans son ballon à 1 000 mètres d'altitude au-dessus de Bourg-et-Comin (Aisne), lorsqu'il est attaqué par trois avions ennemis : il est tué d'une balle dans le cœur.

Georges Regnard est inhumé au cimetière Saint-Paul de Granville. Chevalier de la Légion d'Honneur en 1915, il est également décoré de la Croix de Guerre avec citation à l'ordre de l'armée navale. Une rue de Granville porte son nom.



Raymond RENEFER (1879-1957)



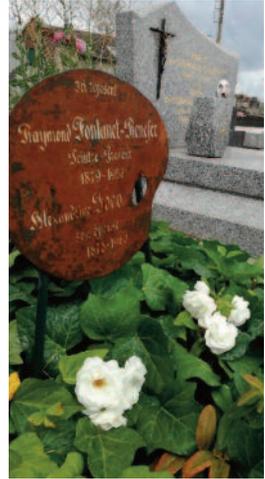
Raymond Renefer (de son vrai nom Jean Constant Raymond Fontanet) est né le 2 juin 1879 à Bétheny (Marne).

Étudiant à l'École des Beaux-Arts à Paris, il devient peintre, illustrateur et graveur. Ses premières œuvres sont des dessins à l'aquarelle et à la peinture à l'huile. Ses illustrations de livres sont connues : il illustre *Le Feu* d'Henri Barbusse, *Mon frère Yves* de

Pierre Loti et *La Vagabonde* de Colette, et dirige également des collections de livres d'art chez Flammarion. Il se spécialise dans l'illustration de presse et publie régulièrement dans *L'Assiette au beurre*.

Il est mobilisé en 1914 dans le 1^{er} régiment du génie, où il réalise des topographies des champs de bataille. Il reçoit la Croix de Guerre en novembre 1918 pour ses reconnaissances dans les secteurs de la Woëvre, de Champagne, de l'Oise et de l'Aisne. Il met également son art au service du témoignage pendant la Première Guerre mondiale, dessinant les paysages de guerre, les combats et la vie quotidienne des poilus.

En 1928, Raymond Renefer est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Il décède le 14 octobre 1957 à Andrésy (Yvelines) où il est enterré.



André REY-GOLLIET (1899-1918)



Archives privées famille Hôte-Vibert

André Rey-Golliet est né le 28 juillet 1899 à Paris.

Il a 15 ans lorsque la guerre éclate. Il veut s'engager mais il est considéré comme trop jeune : il parvient tout de même à suivre le 28^e bataillon d'infanterie, sans l'autorisation de ses parents. Son père, qui est capitaine, le fait employer comme agent de liaison dans sa compagnie au 11^e chasseurs alpins, espérant ainsi pouvoir le protéger. André Rey-Golliet et son père sont ensuite transférés dans le 61^e chasseurs alpins jusqu'en septembre 1915, où le capitaine est grièvement blessé.

Le rêve d'André Rey-Golliet est de combattre dans l'aviation : il suit une formation pratique et théorique. En février

1917 (il a alors 17 ans), il demande l'autorisation au Ministre de la Guerre de contracter un engagement comme mécanicien. Il s'engage alors comme pilote de chasse et il est affecté au camp retranché de Paris, chargé de protéger la population en cas d'attaques aériennes. Il est l'un des plus jeunes aviateurs français de la Première Guerre mondiale. Appartenant à l'escadrille 462, il reçoit l'ordre de patrouiller au-dessus de Paris le 19 mai 1918. Alors qu'il survole Choisy-le-Roi à 400 mètres d'altitude, le moteur de son avion et l'hélice dysfonctionnent et son avion s'écrase au sol à Juvisy (Yvelines). Son corps est ramené à Aigueblanche en août 1919. Il est inhumé au cimetière de la commune.



Germain RICHAUD (1895-1918)



Germain Richaud est né le 18 octobre 1895 à Malijai (Alpes-de-Haute-Provence). Il est mobilisé le 18 décembre 1914 dans le 203^e régiment d'infanterie, puis comme sous-officier chef de section dans le 112^e régiment d'infanterie rattaché à Toulon. Blessé à plusieurs reprises, il a été cité de nombreuses fois comme excellent chef de section, remarqué pour son courage. Il

tombe au champ d'honneur le 10 août 1918 à Damery, dans la Somme.

Germain Richaud est *Mort pour la France* alors qu'il n'avait pas encore 23 ans.

Joseph, Ignace RIVIÈRE (1893-1990)



Joseph Ignace Rivière est né le 1^{er} mars 1893 à Cilaos (Réunion).

Il est mobilisé en 1916. Embarqué sur un transport de troupes, *l'El Kantara*, il arrive à Diego Suarez où il accomplit trois mois de classe avant de rejoindre Marseille puis Perpignan où il est incorporé au 24^e régiment d'infanterie. Il est envoyé sur le front à Bertuisson (région de Lunéville) en juin 1917

puis sur le front des Vosges et à Verdun. Le 11 novembre 1918, il se trouve à Lemmes, près de Verdun.



De retour à Marseille, il est embarqué sur le bateau *Le Madonna*. Cinquante-cinq de ses camarades de Cilaos ne reviendront pas.

Après-guerre, Joseph, Ignace est jardinier, se marie et devient père de onze enfants. Sa famille vit à Bras Sec.

Il meurt le 11 avril 1990 à l'âge de 97 ans et il est enterré au cimetière de Cilaos.

Albert ROCHE (1895-1939)



Albert Roche est né le 5 mars 1895 à Réauville (Drôme). Il est le soldat français qui fut le plus décoré pour ses nombreux actes de bravoure pendant la Première Guerre mondiale. D'abord refusé dans l'armée car jugé trop chétif, il intègre le 30^e bataillon de chasseurs puis le 27^e bataillon de chasseurs alpins en juillet 1915, surnommé « *les diables bleus* » par les troupes ennemies.

Parmi les nombreuses actions spectaculaires qu'il a conduites, il parvient à neutraliser une position ennemie de mitrailleurs en atteignant avec des grenades le tuyau d'une cheminée du poêle qui chauffait les soldats allemands, après avoir rampé jusqu'à leurs tranchées. Une autre fois, seul survivant en première ligne dans une tranchée à Sudel (Alsace), il parvient à tromper l'ennemi en tirant successivement avec les fusils de ses camarades morts, faisant croire ainsi à la résistance de sa garnison, ce qui lui permet de maîtriser ses adversaires. Fait prisonnier, il réussit à neutraliser son interrogateur, revient avec 42 prisonniers et sauve son lieutenant blessé pendant l'arrestation. Il sauve également son capitaine gravement blessé resté entre les lignes pendant une offensive sur le Chemin des Dames : Albert Roche rampe pendant 6 heures pour rejoindre son capitaine et le traine pendant 4 heures pour le mettre à l'abri. Épuisé, il s'endort alors dans un trou de guetteur et se fait arrêter car il est pris pour un déserteur. Alors qu'il doit être fusillé, son capitaine parvient à le sortir d'affaire. Toujours soldat de 2^e classe à la fin de la guerre, il est présenté le 27 novembre 1918 au balcon de l'Hôtel de ville de Strasbourg par le Maréchal Foch, qui déclare : « *Alsaciens, je vous présente votre libérateur Albert Roche. C'est le premier soldat de France !* ». Il reçoit la Croix de la Légion d'Honneur et il fait partie en 1920 des 11 soldats qui désignent le Soldat Inconnu. Il porte avec sept camarades le cercueil pendant la cérémonie à l'Arc de Triomphe.

Renversé par une voiture à Sorgues (Vaucluse), il meurt le 14 avril 1939. Il reçoit les honneurs militaires. Inhumé à Sorgues dans un premier temps, il est transféré au cimetière Saint-Véran d'Avignon en 1967.



Edmond ROSTAND (1868-1918)



Edmond Rostand est né le 1^{er} avril 1868 à Marseille. Écrivain, dramaturge, poète et essayiste, auteur notamment de la fameuse pièce de théâtre *Cyrano de Bergerac*, il grandit à Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne) et fait ses études à Paris, consacrant son temps libre à l'écriture. Il obtient notamment le prix du Maréchal de Villars de l'Académie de Marseille (prix littéraire). Après avoir initié les batailles de fleurs qui donnèrent lieu au « Corso fleuri » traditionnel tous les derniers dimanches d'août à Bagnères-de-Luchon, il cofonde un « Club des natifs du 1^{er} avril » en 1888, aux statuts comiques et burlesques. *Les Romanesques*, joué à la Comédie

Française, lui vaut un premier grand succès en 1894. Son œuvre *La Samaritaine* est également très appréciée en 1897, mais l'on retient surtout *Cyrano de Bergerac* qui rencontre un succès gigantesque. Edmond Rostand publie également *L'Aiglon*, qui porte sur l'horreur de la guerre, en 1900, puis il met un terme à ses publications après l'échec relatif de *Chantecler*. Il cherche à s'engager dans l'armée pendant la guerre mais il est réformé. Il manifeste son soutien à l'Union sacrée en organisant des collectes de fonds au profit des poilus et en s'engageant comme infirmier-auxiliaire au Pays basque. Il se déplace sur le front et écrit une série de poèmes à la gloire des combattants, réunis dans le recueil *Le Vol de la Marseillaise*. Edmond Rostand décède des suites de la grippe espagnole le 2 décembre 1918 à Paris.



Lucien ROY (1892-1915)



Lucien Roy est né le 2 avril 1892 à Beure (Franche-Comté).

Il travaille comme maraîcher et scieur et fait partie de l'association de musique « La Lyre viticole ». Mobilisé au sein du 60^e régiment d'infanterie, il a la possibilité d'être exempté en tant que soutien indispensable de famille, son père étant décédé. Il décide pourtant de partir au front. Il participe à la prise de Mulhouse en août 1914 et son régiment se distingue à la bataille de la Marne. Il est blessé à plusieurs reprises.

Lucien Roy entretient une correspondance régulière avec ses proches, dans laquelle il raconte la vie quotidienne extrêmement difficile des poilus et la violence des combats. Le 12 janvier 1915, il est fait prisonnier à la bataille de Crouy (Aisne) avec d'autres soldats de son régiment. Il est interné au camp de Langensalza en Allemagne et décède du typhus le 5 avril 1915. Son corps ne sera ramené en France qu'en 1926. Il est inhumé au cimetière de Beure.



Famille RUELLAN



La famille Ruellan était une fratrie de 18 enfants qui vivaient ensemble à Paramé (Ille-et-Vilaine). A la veille de la Grande Guerre, ils ne sont plus que 13 et sont orphelins.

Parmi eux, 8 frères sont mobilisés en août 1914, tandis que deux des sœurs Ruellan s'engagent comme infirmières.

Bernard Ruellan, 3^e régiment de zouaves, est tué en février 1915 à 28 ans près de Frévent (Pas-de-Calais).

Henry, 7^e régiment d'artillerie, participe à la bataille de Charleroi, à la bataille de la Marne puis combat en Artois, en Argonne et en Champagne avant de prendre part à la bataille de Verdun. Il y est tué en février 1916 à 24 ans.

Louis, commandant de la 17^e compagnie du 308^e régiment d'infanterie, est promu capitaine en février 1915. En première ligne à Ablaincourt (Somme) en novembre, Louis est tué alors qu'il est âgé de 36 ans.

Berchmans, 27^e régiment de dragons, est nommé Maréchal des logis à l'issue de la bataille de la Marne. Souhaitant rejoindre l'infanterie, il intègre le 23^e bataillon de chasseurs alpins en décembre 1916. En mai 1918, il est tué alors qu'il commande sa compagnie, il a 30 ans.



(Photo Philippe Landru)

Julius, ordonné prêtre en 1902, 78^e régiment d'infanterie, participe à l'offensive de Champagne puis aux combats dans la Somme en mars 1917. Il rejoint le 22^e bataillon de chasseurs alpins dans la Marne et prend le commandement de la 4^e compagnie. Son engagement se poursuit de nouveau dans la Somme après avoir

combattu en Italie avec la division alpine. Fait Chevalier de la Légion d'Honneur en mai 1918, il est promu capitaine et muté en juillet au 93^e régiment d'infanterie pour commander la 10^e compagnie. Il est tué en première ligne au nord de Py.

Yvonne, infirmière à l'hôpital Notre-Dame-des-Chênes, s'est occupée de ses jeunes frères et sœurs. Elle meurt en 1927.

Alexis SAMAIN

Alexis Samain est l'ancien président du Souvenir Français en Alsace-Lorraine. Il est l'objet de rumeurs au cours de la Première Guerre mondiale.

Le 4 août 1914, on peut lire dans le journal *Le Matin*, relayé par d'autres journaux : « premiers actes d'hostilité : les Allemands ont fusillé M. Samain, l'ancien président du Souvenir Français, et emprisonné tous les membres du Souvenir Français ».

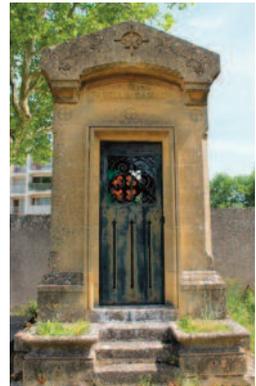


Alexis Samain avait créé une société de gymnastique, la « Lorraine sportive », qui était désapprouvée par les autorités allemandes car trop patriotique à leur goût. Alexis Samain s'était opposé à la police allemande qui avait interrompu un concert organisé par sa société à l'hôtel Terminus de Metz le 8 janvier 1911. Il fut arrêté car accusé d'avoir incité la foule à se rebeller contre la police allemande. Remis en liberté à cause des protestations populaires, il fut de nouveau accusé d'agitation subversive et condamné à six semaines de prison. Au cours d'une bagarre avec la police, un des amis d'Alexis Samain qui voulut le défendre tua un sergent. Alexis

Samain et son frère Paul furent alors arrêtés. Innocentés, ils sont acquittés.

La réalité est cependant différente de ce qu'annonçait *Le Matin* : Alexis Samain fut arrêté et emprisonné à la citadelle d'Ehrenbreistein plusieurs mois puis envoyé sur le front russe pendant la Première Guerre mondiale : il n'a pas été fusillé par les Allemands. Après la guerre, il revient en Lorraine et participe à la Cérémonie de la délivrance à Metz le 18 novembre 1918 (où fut prise la photo ci-dessus). Annoncer sa mort n'était qu'une stratégie du ministère de la Guerre pour soulever la population d'Alsace-Lorraine contre l'occupant allemand.

Alexis Samain est inhumé au cimetière de l'Est de Metz (Moselle).



Pierre SELLIER (1892-1949)



Pierre Sellier est né le 8 novembre 1892 à Beaucourt (Territoire de Belfort).

Il est le premier soldat à sonner le cessez-le feu au clairon le 7 novembre 1918 à La Capelle (Aisne).

En octobre 1913, il est intégré au 171^e régiment d'infanterie de Belfort. Il est chargé d'accompagner les parlementaires allemands venus discuter des conditions de paix à La Capelle le 7 novembre 1918, alors qu'il est caporal. Aux environs de 20 h 30, il reçoit l'ordre du capitaine Lhuillier de sonner le premier cessez-le-feu au clairon.

En 1925, il est sollicité par l'American Legion pour reproduire la sonnerie du clairon symboliquement au travers des États-Unis mais il refuse, considérant que l'époque n'est pas à la provocation et qu'une telle action ne ferait qu'exacerber les tensions internationales. Il refuse également de revendre son clairon aux États-Unis et en fait don aux Invalides. Il reçoit une copie de son instrument et accepte de jouer lors des cérémonies commémoratives du 11 novembre dans différentes villes françaises.

Remobilisé en septembre 1939, il rejoint la Résistance dans le maquis du Lomont (Haute-Saône) en août 1944 et s'engage dans le 3^e régiment de tirailleurs algériens et participe à la campagne Rhin et Danube. Il meurt à Beaucourt le 16 mai 1949 et il est inhumé au cimetière de Reppe. Un collège porte son nom et un monument fut érigé en son hommage à Beaucourt.



Francis SIMON (1860-1937)



Francis Simon (de son vrai nom François Simon) est né en 1860 à Rennes.

Il exerce le métier d'imprimeur et s'investit dans la vie économique et culturelle de Rennes : il est juge doyen au Tribunal de Commerce, président du Conseil paroissial de Cesson-Sévigné, vice-président du Comité de la fête des fleurs et depuis 1904 vice-président du Comité du Souvenir Français de Rennes. Il en devient le président en 1914. Dès le début du conflit, il crée l'association patriotique *L'Escorte d'Honneur*, dont la devise est : « *Une visite, une fleur, une prière* ».

Francis Simon prend part aux inhumations de nombreux soldats morts sur le front, étant lui-même personnellement marqué par le drame de la guerre : le 16 juin 1915, son fils, le lieutenant Henry Simon, est tué au combat en Artois.

Francis Simon est le premier à avoir l'idée de rendre un hommage national à un soldat inconnu. Le 26 novembre 1916, devant le monument aux morts du Souvenir Français à Rennes, il déclare : « *Pourquoi la France n'ouvrirait-elle pas les portes du Panthéon à l'un de ces combattants ignorés morts bravement pour la patrie ? Cette inhumation serait comme un symbole... Et ils seront ainsi, nos morts, entourés d'une atmosphère de gloire qu'entretiendra l'âme éternelle et reconnaissante de la France* ».

L'idée est reprise en 1918 par plusieurs parlementaires : le 10 novembre 1920, André Maginot, Ministre des Pensions, préside une cérémonie à la citadelle de Verdun, au cours de laquelle huit corps de soldats français non identifiés exhumés de Flandre, d'Artois, de la Somme, d'Ile-de-France, du Chemin des Dames, de Champagne, de Verdun et de Lorraine sont présentés. Auguste Thin choisit le sixième cercueil qui sera transféré dès le lendemain à l'Arc de Triomphe.

Francis Simon décède le 10 novembre 1937. Il est inhumé au cimetière du Nord à Rennes.



Pierre SIX (1888-1916)



Pierre Six est né le 18 janvier 1888 à Lille. Footballeur international français, il joue au club de l'Olympique lillois de 1908 à 1909 et comme milieu de terrain dans l'équipe de France B (deux équipes de France ayant été alors retenues, la deuxième était appelée « France B »). Il participe aux Jeux Olympiques d'été de 1908 à Londres, au cours desquels l'équipe de

France est éliminée par l'équipe nationale du Danemark.

Lors de la Première Guerre mondiale, il est recruté au Havre et devient sous-lieutenant dans le 329^e régiment d'infanterie. Il est tué au combat à Estrées-Mons dans la Somme le 7 juillet 1916.

Il est inhumé au cimetière de Sainte Marie au Havre.



Charles SURUGUE (1839-1921)



Charles Surugue est né le 16 janvier 1839 à Coulanges-sur-Yonne (89). Ingénieur des Ponts et Chaussées, il est maire à Auxerre de 1900 à 1912 et conseiller général du département de l'Yonne.

Il est connu comme le doyen des soldats de toutes les armées alliées ayant combattu pendant la Première Guerre mondiale.

Mobilisé en 1870 pour la défense de la place d'Arras, il est chef de section principale au génie civil du 2^e corps dans l'armée du Nord. En mars 1915, alors qu'il est âgé de 76 ans, Charles Surugue s'engage volontairement comme simple soldat (sapeur) dans le 6^e régiment du génie. Promu caporal en juin, puis

sergent en septembre 1915, il combat en Artois, à Verdun et dans la Somme, refusant les postes en rapport avec son âge. Son courage est remarquable et Charles Surugue réalise des travaux en première ligne du 3^e corps. Il est cité et décoré à de multiples reprises, notamment de la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur en août 1916, à titre militaire après avoir été décoré à titre civil en 1890. En janvier 1919, il est promu officier de la Légion d'Honneur. Son prestige militaire lui permet de se faire réélire comme maire en décembre 1919, poste occupé jusqu'à sa mort le 24 avril 1921 à Paris. Il est inhumé au cimetière d'Auxerre.



Alexis TENDIL (1896-2005)



Alexis Tendil est né le 16 août 1896 au Teil (Ardèche). Il souhaite intégrer l'armée au moment où la guerre est déclarée mais il est refusé dans un premier temps car jugé trop chétif. Il est finalement mobilisé au 7^e régiment du génie d'Avignon en janvier 1917. Ayant suivi une formation d'électricien, il part pour Paris et intègre l'école militaire. Il y apprend le morse. Après avoir terminé sa formation, il est envoyé sur le Chemin des Dames pour intercepter les messages allemands et obtenir ainsi des informations utiles à l'État-Major français.

Le 12 octobre 1918, il intercepte un message du Chancelier du II^e Reich allemand informant le Pape Benoît XV de la capitulation imminente de l'Allemagne. Cette information primordiale a permis à l'État-Major français d'anticiper la fin imminente de la guerre et de sauver la vie de nombreux soldats en annulant des attaques programmées.

En novembre 1995, il est décoré de la Légion d'Honneur puis de la Médaille de la Guerre électronique en 2001. Il meurt à l'âge de 109 ans le 5 octobre 2005.

Il est inhumé au cimetière de Saint-Genest-de-Beauzon.



Auguste THIN (1889 – 1982)



Auguste Thin est né le 12 juillet 1889 à Cherbourg.

Commis-épiciers, Auguste Thin s'engage en janvier 1918. Il participe à la contre-attaque en Champagne au sein du 243^e régiment d'infanterie, ainsi qu'aux derniers combats en Alsace.

Le 10 novembre 1920, il fait partie de la garde d'honneur qui veille dans la citadelle de Verdun les dépouilles des 8 soldats sélectionnées par l'armée, là où eurent lieu les principales batailles de la Première Guerre mondiale, afin d'honorer un soldat de 2^e classe méritant et de rendre un hommage symbolique à l'ensemble des soldats *Morts pour la France* au cours de la Grande Guerre. Auguste Thin est choisi pour désigner le Soldat Inconnu qui sera

inhumé le lendemain à l'Arc de Triomphe. Le Ministre des Pensions André Maginot donne à Auguste Thin un bouquet d'œillet et lui demande de le déposer sur l'un des cercueils. Auguste Thin choisit le sixième : « *il me vint une pensée simple. J'appartiens au 6^e corps. En additionnant les chiffres de mon régiment, le 132, c'est également le chiffre 6 que je retiens.*



Ma décision est prise : ce sera le sixième cercueil que je rencontrerai », témoignera-t-il. Auguste Thin adhère à la Légion des Mille dans laquelle il s'engage activement au lendemain de la guerre. A la fin de sa vie, François Mitterrand lui remet la Croix de la Légion d'Honneur sous l'Arc de Triomphe. Il décède le 10 avril 1982.

Il est inhumé au cimetière d'Asnières.

François TIXIER (1883-1923)



François Tixier est né le 18 avril 1883 dans la Creuse. Il est mobilisé le 1^{er} août 1914 et promu caporal-chef au 63^e régiment d'infanterie en novembre de la même année. Il participe aux combats du 5 août 1914 au 29 juillet 1916. Cependant, blessé à la jambe par une balle en décembre 1914 au bois Montmare puis gazé à son retour sur le front, il est hospitalisé et convalescent à plusieurs reprises de décembre 1914 à août 1916.

Il est réformé le 28 janvier 1920 et reçoit une pension complète pour paralysie générale, à la suite de sa blessure de guerre.

Il meurt à l'hôpital de Saint-Maurice (Val-de-Marne) le 14 août 1923 et se voit décerner la mention *Mort pour la France*, cette mention ne sera cependant validée qu'en octobre 2014, car elle n'apparaissait pas sur l'acte d'état civil à la suite d'une omission bureaucratique.

Il est enterré dans le caveau familial du cimetière communal de Saint-Dizier-Leyrenne (Creuse).



Augustin TREBUCHON (1878-1918)



Augustin Trébuchon est né le 30 mai 1878 au Malzieu-Forain (Lozère).

Mobilisé en 1914, il est soldat de 1^{re} classe dans l'estafette de la 9^e compagnie du 415^e régiment de la 163^e division d'infanterie. Alors qu'il a participé aux 5 années de guerre, il est tué d'une balle dans la tête lorsqu'il apporte un message à son capitaine le 11 novembre 1918 à Vrigne-Meuse (Ardennes).

Augustin Trébuchon est considéré comme le dernier poilu à avoir été tué pendant la Première Guerre mondiale à 10 h 55, soit 5 minutes avant le cessez-le-feu. Il est alors âgé de 40 ans. La mention « *Mort pour la France* » est cependant datée du 10 novembre 1918 sur l'acte d'état civil car l'État-Major ne souhaitait pas qu'il y ait des morts pour la France le jour-même de l'Armistice ! Augustin Trébuchon est inhumé au cimetière communal de Vrigne-Meuse.



Léon TRULIN (1897-1915)



Léon Trulin est né le 2 juin 1897 à Ath (Belgique). Il passe son enfance à Lille. Il travaille comme ouvrier et étudie aux Beaux-Arts. En juin 1915, il rejoint l'Angleterre afin de s'engager dans l'armée belge où il est refusé à cause de son état de santé jugé trop fragile. Il est cependant sollicité pour des missions de renseignement dans le nord de la France. Il crée le réseau « Noël Lurtin » (à partir d'une anagramme de son prénom et de son nom) avec Raymond Derain. Les deux hommes sont arrêtés dans la nuit du 3 au 4 octobre 1915 sur le trajet d'Anvers à Putte-Kapellen (village frontalier entre

la Belgique et les Pays-Bas). Emprisonné à Anvers puis à la Citadelle de Lille, il est jugé sommairement par le tribunal militaire allemand le 5 novembre 1915 et condamné à mort sans qu'aucun recours de grâce ne soit possible. Léon Trulin écrit dans un carnet : « *je meurs pour la patrie et sans regret. Simplement je suis fort triste pour ma chère mère et mes frères et sœurs qui subissent le sort sans en être coupables* ». Léon Trulin est exécuté le 8 novembre 1915 dans les fossés de la Citadelle. Quatre monuments perpétuent sa mémoire à Lille.

Il est inhumé au cimetière de l'Est à Lille.



Joost Van VOLLENHOVEN (1877-1918)



Joost Van Vollenhoven est né le 17 janvier 1877 à Rotterdam. Il passe son enfance à Alger et obtient la nationalité française.

Major à l'École coloniale en 1903 après des études de droit, il est gouverneur de Guinée puis du Sénégal en 1907 et secrétaire général de l'Afrique équatoriale française en 1910.

En 1914, il est gouverneur général de l'Indochine et il rejoint volontairement le front avec les troupes indigènes en qualité de sergent. Il est promu sous-lieutenant et blessé à plusieurs reprises. En 1917, il est nommé gouverneur général de l'Afrique occidentale française. Il rapporte à sa hiérarchie les conséquences désastreuses de la mobilisation forcée des tirailleurs à Dakar en juin 1917, s'opposant aux nouveaux

recrutements exigés par Georges Clemenceau. Il démissionne et rejoint le front avec le grade de capitaine. Il est tué alors qu'il commande sa compagnie dans la forêt de Villers-Cotterêts (Aisne) le 19 juillet 1918. Différents hommages lui sont rendus, son nom apparaît notamment au Panthéon parmi les 546 écrivains *Mort pour la France*. Il est enterré dans la forêt de Longpont (Aisne) où est érigé un mémorial en 1938.



Fratrie VAUTRIN

En 1915, les premiers contingents calédoniens arrachent à Jeanne Vautrin six de ses huit fils. Les deux derniers trop jeunes restent auprès d'elle. Cinq frères (Philippe, Maurice, Octave, Louis et Camille) partent pour la Grande Guerre à bord du « Sontay » le 23 avril 1915.

Louis est affecté dans la 4^e compagnie au front d'Orient et grièvement blessé le 14 octobre 1916 à la poitrine à Kenalie en Serbie. Il est admis à l'hôpital et passe par le dépôt des éclopés. Il survit, mais, gravement diminué des suites de ses blessures, Il arrive en octobre 1917 à Nouméa en permission longue durée où il est maintenu en sursis d'appel, dans l'attente d'être considéré comme soutien de famille.

Gaston est affecté dans la 7^e compagnie du 54^e colonial sur le front d'Orient. Blessé par une balle, il est admis à l'hôpital et passe par le dépôt des éclopés. En permission à Nouméa, des troubles ayant éclaté parmi les tribus indigènes de la colonie, il fait partie des troupes envoyées à Koné pour rétablir l'ordre.

Maurice est affecté dans le 56^e colonial au front d'Orient. Grièvement blessé le 28 octobre 1916, il est soigné à l'hôpital de Narshkine et évacué ensuite sur la France. Après un passage au centre de formation de Valréas d'où il sort sous-lieutenant, il est mortellement blessé le 20 juillet 1918 près de Soissons (Aisne).



(Photo Olivier Schillé)

Octave quitte Nouméa, le 3 décembre 1916, sur le « Gange », et vogue vers la France. Nommé aspirant début octobre 1917, il est affecté au régiment colonial du Maroc.

Apprenant la mort de son frère Maurice, il se charge lui-même d'annoncer la terrible nouvelle à sa mère. Mais il meurt au combat à Bourguignon-sous-Coucy, le 23 août 1918, avant que sa lettre, devenue posthume, ne parvienne à sa famille.

Camille est affecté dans la 12^e compagnie sur le front d'Orient. Il est atteint de paludisme et admis à l'hôpital puis évacué sur la France au dépôt des éclopés, ensuite à Toulon et Cavaillon pour reprendre l'entraînement. Citation à l'ordre du bataillon pour bravoure, Croix de Guerre étoile de bronze.

Philippe est envoyé à Verdun, ayant été atteint d'une otite au moment où ses frères sont partis au front d'Orient. Le 4 septembre 1916 il est porté disparu lors d'une attaque à Barleux (Somme). En 2008 son corps a été retrouvé grâce au Souvenir Français et ses restes ont été rapatriés à Nouméa pour y être enterrés auprès de ses frères au cimetière 4 de Nouméa.

René VIELLE (1895-1914)



René Vielle est né en 1895 à Geaune (Landes). Il exerce comme notaire à Grenade-sur-l'Adour et occupe les fonctions de président de la Chambre des notaires des Landes et premier adjoint au maire. Pendant la Première Guerre mondiale, il sert au 3^e puis au 53^e régiment d'infanterie coloniale enfin au 10^e régiment de tirailleurs sénégalais comme soldat, sous-officier puis lieutenant à la fin de la guerre. Il participe aux combats en Champagne, dans la Somme, dans l'Aisne, à Verdun, en Lorraine et dans la Marne. Il

est décoré de la Médaille Militaire et de la Croix de Guerre avec 5 citations.

En 1940, il est le chef de la Résistance de la région de Grenade-sur-l'Adour et il fait partie du réseau « Buckmaster » en 1942. Alors que René Vielle commande une embuscade contre un détachement allemand dans la nuit du 12 au 13 juin 1944, il est mortellement blessé.

La rue principale de Grenade-sur-l'Adour porte son nom en hommage à son engagement dans la Résistance. Il est inhumé au cimetière communal d'Eugénie-les-Bains (Landes).



Jules VINCENT (1890-1918)



Jules Vincent est né le 8 octobre 1890 à Saint-Julien-Chapteuil (Haute-Loire).

Il s'engage dans le 10^e régiment de chasseurs à cheval en 1909. Il sert ensuite dans le 6^e puis dans le 7^e régiment d'infanterie coloniale pendant la guerre du Maroc. Bien que réformé en qualité de tuberculeux en mars 1913, Jules Vincent est incorporé au sein du 6^e régiment d'infanterie coloniale de Lyon en octobre 1914.

Il participe aux combats d'Argonne, de Champagne, de la Somme, du Chemin des Dames et de Verdun.

Il est promu sous-lieutenant en novembre 1917. Il rejoint le 56^e régiment d'infanterie coloniale de l'Armée d'Orient puis le 96^e bataillon de Tirailleurs Sénégalais. Il participe à la bataille décisive du Dobropol et du plateau de Kravitz (Serbie) en septembre 1918, où il est mortellement blessé le 15 septembre 1918.

Il est inhumé dans le caveau familial au cimetière de Saint-Julien-Chapteuil (Haute-Loire).



Kalepo WABETE (1889-1918)



(Photo AFP Fred Payet)

Kalepo Wabete est né en 1889 à Tiga (Nouvelle-Calédonie).

Il rejoint le bataillon du Pacifique. Décoré de la Croix de Guerre en septembre 1918, il tombe au champ d'honneur le 25 octobre 1918, quelques jours seulement avant l'armistice. Il avait 27 ans. Il

s'était engagé dans l'armée pour remplacer son frère, qui venait seulement de se marier.

Il est inhumé à la nécropole nationale de Flavigny-le-Petit (Aisne). L'association ART2K (Association pour le Retour du Tirailleur Kanak Kalepo Wabete) fondée par son descendant Emile Wabete se mobilise afin que sa dépouille soit transférée dans sa commune de naissance, à Tiga. Ils obtiennent gain de cause en 2017 : le 2 novembre, le tirailleur kanak Kalepo Wabete fut exhumé et réinhumé le 11 novembre à Tiga, au cours d'une cérémonie officielle. Un hommage lui a été rendu sous l'Arc de Triomphe en présence de personnalités politiques et de l'équipe des All Blacks le 25 octobre 2017.

Jean-Jacques WALTZ (1873-1951)



Jean-Jacques Waltz est né en 1873 à Colmar (alors que l'Alsace est allemande). Il est plus connu sous son nom d'artiste : Hansi.

Il est l'un des dessinateurs les plus populaires en Alsace, ses illustrations, caricatures et aquarelles qui mettent en scène des enfants en tenues traditionnelles symbolisent les traditions et le terroir alsacien.

Il étudie le dessin à Lyon puis exerce comme dessinateur industriel en Alsace. Il illustre des cartes postales avec des dessins qui combinent les villages alsaciens et les caricatures anti-allemandes, signés sous le pseudonyme de Hansi (contraction de Hans

et de Jakob, équivalent de Jean-Jacques en allemand). Il publie par la suite des recueils de caricatures et il est condamné pour cela à plusieurs reprises par les tribunaux allemands.

Jean-Jacques Waltz s'engage dans l'armée française en 1914, échappant au contrôle allemand. Il sert comme officier interprète au sein du 152^e régiment d'infanterie.

Au lendemain de la guerre, il exerce comme conservateur au musée Unterlinden de Colmar. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, il réalise des affiches pour l'armée française. Il meurt le 10 juin 1951.



Jean YGON (1893-1932)



Jean Ygon est né le 18 septembre 1893 dans le village de Chambon (30). Il est manoeuvre-chauffeur à Chambon jusqu'à son incorporation dans l'armée en novembre 1913. Il est affecté à la 7^e compagnie du 26^e bataillon du génie en Tunisie avant d'incorporer la 1^{re} compagnie du 29^e bataillon du génie le 15 avril 1914. Le sapeur-mineur rejoint la métropole en octobre 1914 afin de participer à la guerre dans la 1^{re} compagnie. Il est blessé une première fois le 15 février 1915 par un éclat d'obus. En mai 1915, il rejoint la compagnie 19/2 en Belgique.

Jean Ygon est l'un des premiers soldats avec Paul Dumont à entrer au fort de Douaumont lors de sa reprise le 24 octobre 1916. Ils ont pénétré dans le coffre de contre-escarpe où ils ont capturé 30 Allemands, deux canons et trois mitrailleuses. Le 9 novembre 1916, il est promu maître-ouvrier. Il reçoit la Légion d'Honneur le 8 février 1917 et il est nommé caporal le mois d'après. Le 23 octobre 1917, le caporal Ygon participe à l'attaque du fort de la Malmaison où il est blessé par éclat d'obus. Marqué par ses blessures, Ygon est démobilisé en septembre 1919. Il sera exempté des obligations militaires de la réserve. Il travaille à Alès pour la PLM (Paris-Lyon-Marseille). A l'âge de 39 ans, Jean Ygon est décédé à Montpellier le 31 décembre 1932. Il est enterré dans son caveau familial à Alès.



Joseph ZILLIOX (1888-1917)



Joseph Zilliox est né le 28 juin 1888 à Offendorf (en Alsace, occupée par l'Allemagne).

En 1914, il est enrôlé d'office dans l'armée allemande. Français de cœur, il souhaite désertier. A Verdun, il se tire volontairement une balle dans le pied mais ne parvient pas à quitter le front : l'armée allemande le nomme responsable du port de Visé (province de Liège). Coordinateur des péniches qui transportent du gravier pour les constructions allemandes, il entreprend avec succès plusieurs opérations de sabotage. Il utilise ensuite un remorqueur, l'« Anna », pour s'échapper vers la Hollande, avec d'autres candidats à l'exil (des civils et des volontaires pour l'armée belge). Joseph Zilliox ne reste pas

longtemps en Hollande, il rejoint un réseau de résistance pour le compte duquel il espionne des convois ferroviaires à Angleur (Belgique) et et transmet des informations aux services alliés. Repéré, il est arrêté et jugé pour haute trahison et désertion : il est fusillé le 23 juillet 1917 à la caserne de la Chartreuse (Liège).

Son corps est transféré en 1920 dans son village d'Offendorf au cours d'une cérémonie d'hommage et Joseph Zilliox est décoré de la Légion d'Honneur à titre posthume, ainsi que de la Croix de Guerre. La Belgique le décore également de l'Ordre de Léopold avec liseré or et de la Croix de Guerre belge. Le port de Visé porte son nom depuis juillet 2016.



L'Inconnu du Sequana



Le 8 juin 1917, le paquebot Sequana, transportant 665 personnes dont 400 tirailleurs sénégalais du 90^e bataillon d'infanterie coloniale, est repéré par le sous-marin UC-72 au large

de l'île d'Yeu. Le Sequana est frappé par une torpille vers 3 h 00. Le bateau coule rapidement et nombreux sont les passagers qui ne savent pas nager. 458 des 665 personnes présentes à bord sont cependant sauvées par deux chalutiers à vapeur et pris en charge par les habitants de l'île d'Yeu.

Sur les 207 personnes décédées figurent 198 tirailleurs sénégalais, 3 passagers civils et 6 membres de l'équipage.

Le drame du Sequana est longtemps resté dans l'oubli. Aujourd'hui, des hommages sont rendus aux victimes, notamment avec l'inauguration d'une plaque mémorielle à la mémoire des naufragés le 28 mai 2017 sur une plage de l'île d'Yeu.

Les corps retrouvés sont enterrés dans les cimetières de l'île de Ré, d'Aix, d'Oléron et de La Rochelle.





SAUVONS LA CHAPELLE DU SOUVENIR FRANCAIS

**En novembre, pour le Centenaire
de la fin de la Grande Guerre,
vous pouvez sauver la chapelle
du Souvenir Français
de Rancourt-Bouchavesnes où est
inhumé le lieutenant Du Bos !**

En 1914, Jean Du Bos rejoint son régiment d'infanterie, la veille de son 24^{ème} anniversaire. Combattant dans la Somme au printemps 1916, il est tué devant Rancourt le 25 septembre 1916. Occupé par l'armée allemande dès août 1914, le village est au cœur de la bataille de la Somme qui commence en juillet 1916 et à laquelle le lieutenant Du Bos prend une part active. La ligne de front est proche du village, traversé par une route qui constituait, pour les Allemands, un axe de communication indispensable à leur ravitaillement. C'est pour reprendre cette route, au cours d'affrontements particulièrement violents, que Jean Du Bos fut tué.

En 1917, la mère du soldat décide d'ériger une église à l'endroit de sa mort en hommage à tous ses camarades tombés au champ d'honneur. Une souscription publique est lancée. Malade, elle mourut avant l'inauguration de la chapelle, qui, en 1922, rassemblera plus de 10 000 personnes. Depuis 1937, Le Souvenir Français est propriétaire par donation de cette chapelle, située devant la nécropole française, où reposent

8566 soldats, un petit cimetière militaire britannique, les Anglais ayant relevés les troupes françaises dans la bataille, ainsi qu'un cimetière allemand qui abrite plus de 11000 tombes. La chapelle de Rancourt est donc au cœur de toutes les nationalités qui ont pris part à la bataille de la Somme.

Dans le cadre du Centenaire de la fin de la Grande guerre, notre association lance un projet d'envergure : transformer la chapelle pour y présenter une exposition permanente sur l'histoire religieuse de la Grande guerre, tout en conservant un lieu de recueillement. L'inauguration est prévue en 2022.

Cent ans après sa construction, en partenariat avec la Société Nationale Immobilière, filiale de la Caisse des Dépôts et Consignations, le Souvenir Français lance donc une nouvelle souscription publique pour la réfection de la chapelle sous la forme d'un financement participatif. Chaque don, même minime, sera précieux pour, dans un premier temps, rénover la toiture. Pour 1 euro versé, la société partenaire verse également 1 euro.



MOBILISATION GÉNÉRALE

Pour participer, quatre modes de paiement sont possibles :

1

Par chèque, libellé à l'ordre du Souvenir Français à retourner à notre adresse

2

Par virement bancaire sur le compte du Souvenir Français (IBAN : FR60 2004 1000 0100 9491 4Y02 030 / BIC : PSSTFRPPPAR avec l'objet *Rancourt*

3

Sur le site du Souvenir Français à l'adresse (avec l'objet *Rancourt*) <https://www.donenlignesouvenir-francais.com/copie-de-abonnez-vous>

4

Sur le site de financement participatif Ulule.com à partir du 1er novembre

Pour chaque don supérieur à 20€, vous bénéficiez d'une déduction fiscale de 66% et de la délivrance d'un reçu fiscal.

Chaque contribution vous permet de gagner une contrepartie :

Pour **5€** ou plus

Un grand merci !

Votre nom dans les remerciements sur le site Internet et la page Facebook du projet

Pour **10€** et plus

Un diplôme de mécène

Pour **20€** ou plus

Un sac en toile Chapelle du Souvenir Français de Rancourt

Pour **50€** ou plus

Une médaille Chapelle du Souvenir Français de Rancourt

Pour **100€** et plus

Un livre sur l'histoire religieuse de la Grande Guerre

Pour **300€** et plus

Discussion conviviale avec un historien spécialiste de l'histoire religieuse de la Grande Guerre, membre du comité scientifique de la chapelle du Souvenir Français de Rancourt + une médaille Chapelle du Souvenir Français de Rancourt

Pour **500€** et plus

Votre nom gravé sur la plaque des grands donateurs du projet sur le mur de la chapelle + une médaille Chapelle du Souvenir Français de Rancourt

Pour **1000€** et plus

Une invitation pour 2 personnes à l'inauguration de l'exposition permanente + votre nom gravé sur la plaque des grands donateurs sur le mur de la chapelle + une médaille Chapelle du Souvenir Français de Rancourt

